

1489. w. 15.

LA BOUSSOLE

MORALE ET POLITIQUE

DES HOMMES ET DES EMPIRES,
DÉDIÉE AUX NATIONS.

*Les Rois & les Peuples ont pour Juges
leur siècle & la postérité ; c'est à la fidélité de
l'Histoire de les accuser comme elle peut les
absoudre.*

Prix, trente fols.



Imprimé à Boston.



TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I. *INTRODUCTION* à
l'Ouvrage.

CHAP. II. *De l'Ordre moral & social.
Du Droit naturel & des
Loix qui en dérivent ; des
Loix positives & des Loix
politiques.*

CHAP. III *Du Droit des gens.*

CHAP. IV. *Application de ces vérités
à la Nation qui pourroit
les méconnoître.*

CHAP. V. *De la liberté des mers , & de
l'Immunité du commerce
entre les Nations.*

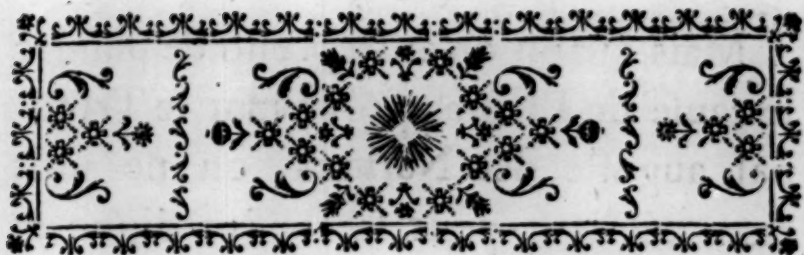
CHAP. VI. *Carthage moderne.*

CHAP. VII. *Examen du fameux Aë de navigation. De ses effets sur le caractère & les mœurs des Carthaginois, sur l'opinion publique, & sur les malheurs de l'Ancien & du Nouveau Monde.*

CHAP. VIII. *La politique de Carthage moderne.*

CHAP. IX. *Des Guerres justes & injustes.*





LA BOUSSELE
MORALE ET POLITIQUE
DES HOMMES ET DES EMPIRES.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction à l'Ouvrage.

LES temps sont arrivés où les Citoyens, amis des Princes & du genre humain, osent élever la voix, & s'occuper publiquement du bien de l'humanité ; où les Princes éclairés & Peres de leurs Peuples, favorisent le progrès des lumières dont la prospérité publique est l'effet nécessaire.

Mais quand on entreprend de plaider la cause de l'Humanité devant le Tribunal auguste des Nations, on ne doit rien négliger pour se rendre digne & de sa cause & de ses Juges. C'est le vœu de mon cœur, le but de mon zèle : puissent mes moyens être efficaces !

J'entre donc dans cette noble carrière, non avec la présomption qui naît de l'opinion de ses forces, mais avec la confiance qu'inspirent l'amour de la Vérité & de la Justice, & des vues qui ont l'intérêt direct & bien calculé de tous les hommes, la paix, le bonheur de l'Europe pour objets.

Entreprendre de démontrer les droits & les devoirs de l'homme, l'enchaînement & la communication des vrais intérêts de chaque Société, & chercher à voir clair dans le tourbillon rapide des évènements moraux & politiques ; ce n'est point vouloir créer un Monde

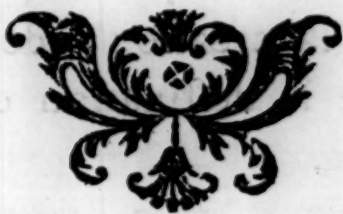


idéal, c'est s'occuper utilement d'un Monde ordonné ou qui doit l'être. La République de Platon ne me paroît que le songe d'un honnête homme éveillé. Je suis donc bien éloigné de vouloir gouverner les États dans mon cabinet; je ne suis point un Pilote chargé de la barque publique, mais seulement un Astronome qui enseigne à se reconnoître, un Géographe qui indique & marque les écueils. Le Corps des Pilotes est trop éclairé sans doute pour défendre aux Astronomes & aux Géographes de leur dresser des *Tables* & des *Cartes* marines. Si j'ai bien observé l'étoile polaire des Gouvernemens, & la marche de l'économie politique, pourquoi ne ferois-je pas une Bouffole pour la terre, comme *Buterfield* en fait pour la mer? L'Artiste, en travaillant pour les Navigateurs, leur fait faire heureusement le tour du Monde.

Il y a plus: le droit de rechercher la vérité, de la dire avec le respect qu'elle mérite, est le droit de tous les hommes: je me glorifie de l'être: paisible, policé, instruit par l'expérience, exempt de préjugés & d'adulation, je sens vivement le bien, je le respecte par-tout où je le vois; je le démontre quand j'en le peux: je blâme le mal avec la même franchise, il m'indigne & je le fuis. Ainsi, sans cesser d'être bon Citoyen, je suis Cosmopolite; je voudrais rendre l'homme plus cher à l'homme, & rapprocher par la bienveillance tous les Êtres raisonnables de l'extrémité d'un pôle à l'autre. Voilà ma profession de foi civile & politique; mon culte social y est conforme. Puissai-je faire des prosélytes!

Pour y réussir, j'examinerai d'abord s'il y a un Ordre moral institué par l'Être suprême pour la conduite des

hommes & des Empires, comme il y a un Ordre physique pour la subsistance, la multiplication & la perpétuité des êtres; & s'il n'y a rien, s'il ne doit rien y avoir d'arbitraire dans les regles morales & politiques instituées pour la conduite des hommes entr'eux, des Nations les unes envers les autres; la raison, l'humanité, la justice réclameront leurs droits pour rappeler à l'ordre, ou pour punir le Corps social que l'orgueil, l'ambition & la cupidité ont rendu infociable, & par-là même l'ennemi déclaré de toutes les Nations de l'Ancien & du Nouveau Monde.



CHAPITRE II.

DE l'Ordre moral & social. Du Droit naturel & des Loix qui en dérivent; des Loix positives & des Loix politiques.

IL y a un Ordre naturel institué par le Créateur pour la conduite physique, morale & politique des hommes, & pour le bonheur commun de l'espèce humaine.

Chaque homme a un droit naturel qui réside en lui : ce droit est une transmission directe des moyens établis par la Puissance suprême pour remplir le but de la création, de la conservation, de la destination de l'homme sur la terre.

Les principes du droit naturel & de l'humanité sont de la même date, &

l'origine de l'un & de l'autre est divine.

Le droit naturel est le droit de l'homme à son plus grand bonheur possible. La satisfaction intérieure de l'ame, qui naît du libre & paisible exercice de ce droit, ainsi que de la possession des biens, des avantages légitimement acquis, est le bonheur. C'est ce mobile impérieux qui est le principe de toutes les actions. Mais l'homme se trompe souvent dans le choix des moyens qui conduisent vers ce but.

L'origine des loix naturelles date de ce droit de l'homme. Ces loix sont des regles de direction qui indiquent la route du bonheur ; & celui qui veut ardemment la fin d'une chose doit aussi en vouloir les moyens.

Toute réunion, toute société, toute institution qui a le bien de l'huma-

nité pour objet, & qui ne peut en avoir un autre sans être injuste, a nécessairement le Droit naturel pour base, les Loix naturelles pour regle, l'union, la paix, les secours réciproques, la prospérité de tous & d'un chacun pour but & pour récompense. Il suit de là que toutes les Loix positives ne sont qu'une conclusion évidente des Loix naturelles, fondées sur un Droit divin.

L'homme est un être libre, raisonnable, susceptible de direction, comptable & responsable de ses actions & de ses démarches dans la société : Il avoit donc besoin de regles de conduite morale & politique, qui lui apprissent à diriger sa liberté, ses forces, ses talens, son industrie, ses jouissances même, conformément au pacte social. De-là, la nécessité des Loix positives, qui devoient renforcer les

Loix naturelles. Le cœur de l'homme est le Code où la Justice éternelle a gravé ces vérités *meres* avec la flamme du sentiment; elle a aussi placé les remords à côté de la transgression pour rappeler l'infracteur à ses devoirs.

Ces regles lumineuses nous apprennent :

1°. Que l'homme *physique* est l'homme agissant par l'impulsion des causes que ses sens lui font appercevoir.

2°. Que l'homme *moral* est l'homme agissant par l'impulsion des causes physiques, subordonnées à la Raison & à la Justice, qui sont la regle de nos démarches.

3°. Que l'homme *sauvage* est un enfant robuste, dénué d'expérience, incapable par lui-même de travailler à sa perfection, à sa félicité.

4°. Que l'homme *social*, policé,

est celui que la réunion & l'expérience mettent à portée de tirer parti de la nature, de lui-même, & de la société pour son propre bonheur.

5°. Que l'homme de bien, éclairé, est l'homme dans sa maturité & dans sa perfection ; c'est l'homme vertueux qui se conforme aux Loix de l'ordre, qui agit d'une façon d'où résulte le bien-être de ses associés & le sien propre. La vertu n'est autre chose que la connoissance parfaite & l'amour pratique de nos devoirs.

6°. Que l'homme méchant est l'homme dénaturé, qui met obstacle à son bonheur & à celui des autres, en portant le désordre dans la société dont il trouble l'harmonie & les vues.

7°. Enfin, que l'homme heureux est celui qui sçait jouir légitimement des bienfaits de la nature, & de ceux qu'il procure aux autres.

La connoissance intime de ces vérités nous donne la conscience de nos obligations : ces obligations palpables nous pénètrent de nos devoirs, nous les rendent plus chers & plus familiers. Ce sentiment une fois fixé devient *goût*, le goût un *penchant*, le penchant un *attrait*, l'attrait devient *passion*. La passion produit ce noble désintéressement, ce courage généreux, cet enthousiasme du bien moral, qui font jouir les Hommes, les Sociétés, les Souverains, les Empires, du plus haut degré de tranquillité, de gloire, de puissance & de richesses. Cela doit être ainsi.

Les Loix positives, fondées sur le Droit naturel, assurent à tous & à chacun trois espèces de propriétés qui dérivent l'une de l'autre, & trois espèces de liberté qui en sont les fruits. L'homme qui travaille, qui

remplit ses devoirs, doit jouir exclusivement de son droit naturel. En observant les Loix sociales, son droit est garanti par les Loix positives. De-là, l'origine des droits & des devoirs respectifs, des Loix conservatrices des sociétés; de-là, la propriété de sa personne, de ses facultés corporelles & intellectuelles, des biens justement acquis, & de la liberté d'en user, en cherchant les objets propres à satisfaire les besoins.

L'homme est donc libre de part *Dieu* & de part la *Nature*. Le Moteur & le Bienfaiteur de tous les Êtres, que la raison & la conscience réclament également, créa l'homme libre pour le rendre méritant, mais il a mis une moralité à ses actions pour y attacher des récompenses. L'homme ne doit donc pas croire qu'il n'est véritablement libre que lorsqu'il brise tous les

freins. Il est des liens qu'il doit porter & respecter ; ces liens sont ceux de l'association, il faut les resserrer nœuds à nœuds ; ils marquent les points de la carrière qu'il doit parcourir, & ceux où il doit s'arrêter ; ils ne concentrent point les efforts de sa raison, ils n'en préviennent que l'égarement ; les troubles que la liberté effrénée a occasionnés dans toutes les conditions & chez tous les Peuples, sont des attentats enfantés par la licence, & châtiés par la Justice suprême, qui veille au maintien des Loix conservatrices de la sociabilité.

La liberté personnelle est la première condition qui suppose l'exercice du Droit naturel dans tout état de multitude & de réunion. La sûreté de cet exercice est le premier pacte, le premier lien social. La propriété foncière naît de cette sûreté, comme la pro-

priété mobilière vient du Droit réel à l'usage paisible des fruits acquis par le travail. Cette possession est la règle naturelle qui décide du juste ou de l'injuste.

En effet, la propriété des biens est une suite de la liberté & de l'emploi des talens de l'homme : Elle modifie le droit que les hommes avoient originellement sur tous les biens de la terre & à la *menſe* commune de la nature. Distinguant avec ſoin ce qui doit appartenir à chacun, elle assure à tous une jouiſſance tranquille & paisible de ce qu'ils poſſèdent ; c'étoit le ſeul moyen d'entretenir la paix & la bonne harmonie entr'eux. Auſſi un intérêt commun force les Hommes & les Nations à reſpecter cette propriété dans toute l'étendue du globe, pour remplir les conditions inſéparables des affociations paisibles, & maintenir l'ordre politique

politique le plus avantageux à la sociabilité universelle.

La liberté consiste donc à se déterminer & agir avec choix, selon ce que l'on juge de plus raisonnable & de plus juste pour se procurer ses propres avantages, en respectant toujours ceux des autres; c'est l'empire sur soi-même & sur ses actions; c'est en un mot pouvoir ce que l'on doit vouloir, d'après l'ordre immuable qui sert de base aux Loix naturelles & sociales, dont la prévoyance a compris tout ce qui pouvoit nous rendre heureux. Ainsi tous les actes où la liberté se déploie, doivent être raisonnables & justes; tout ce qui s'en éloigne est licence & brigandage. L'idée du bien détermine celle du mal. Le bien nous attire nécessairement; le mal, par un effet nécessaire, nous repousse & nous indigne. Il y a dans l'homme un sen-

timent de justice & de dignité naturelle, qu'il importe aux Loix de seconder; c'est avec cet attribut malléable, extensible à l'infini, qu'il faut former la chaîne qui doit lier les Hommes & les Nations.

L'effet de ce sentiment naturel donné à l'homme pour sa conservation & son bien-être, est le principe du bien-être & de la conservation de ses semblables.

Il n'y a donc rien, il ne peut rien y avoir d'arbitraire dans les règles qui doivent guider la conduite des hommes & des sociétés, conformément aux Loix de l'ordre & de la justice. L'ordre social n'est que l'art de se conformer aux Loix de l'ordre naturel, relatives à l'espèce humaine; le bonheur des Nations ne diffère point de celui des individus qui les composent. Si tout Gouvernement

doit sa protection à tout homme qui a pactisé librement, à l'abri de l'association qui lui assure ses droits, il doit les mêmes égards aux droits respectifs de chaque société particulière; tout Gouvernement est fondé sur des principes pris dans la nature. L'obligation de remplir le pacte de la sociabilité en est la Loi fondamentale. On ne peut rien faire faire aux Hommes & aux Nations qui soit contraire à leurs droits naturels; & les rapports d'un Etat, d'une Société, d'un Particulier, avec les autres Etats, les autres Sociétés & les autres Hommes, ne sont qu'une extension des rapports de chacun d'eux avec eux-mêmes. C'est dans cet état que le système physique & moral des Nations s'établit pour l'avantage commun de toutes. Ainsi le bonheur des Nations, comme celui des Particuliers, dépend de la

manière dont chacun d'eux sçait s'arranger, pour prendre ses avantages sans nuire à ceux des autres.

Voilà comme l'art de bien vivre & de vivre heureux, n'est que l'art de tirer le meilleur parti de sa liberté, de ses facultés, de ses talens, de son industrie, de ses propriétés & de ses richesses, d'après la balance morale qui détermine par compte & par mesure, l'étendue des droits, des devoirs, des travaux fructueux & réciproques de tous & de chacun.

C'est en ce sens que tout se touche, ou que tout se tient dans l'univers social; ce qui agit sur une partie, influe & opère sur toutes les autres.

Harmonie des ressorts ensemble, & perpétuité des effets: telle est la Loi de l'ordre naturel.

Accord des fonctions, unité d'intérêt :
tel est le nœud de l'ordre social.

La combinaison de ces rapports relatifs, c'est la prudence.

Réciprocité d'égards, de services & de bienfaits, voilà la justice.

La justice & la prudence, par rapport aux particuliers, se nomment *sagesse politique* à l'égard des Souverains, & *droit des gens* relativement aux Nations.

La justice est donc une règle naturelle & universelle, reconnue par les lumières de la raison, qui détermine évidemment les droits, les libertés, les propriétés, les jouissances de tous & de chacun. Conséquemment, l'injustice seroit l'usurpation de ces droits, de ces libertés, de ces propriétés, de ces jouissances : Mais le trouble, la confusion, le désordre, les attentats, les crimes, les malheurs

des particuliers, la ruine des Nations, la décadence & la chute des Empires, sont le châtiment plus ou moins prompt, mais certain de la violation des Loix naturelles, antérieures aux sociétés, aux conventions, aux Loix humaines qui dérivent d'elles.

Voilà comme toute idée de morale donne une idée juste de l'ordre essentiel des sociétés; l'idée d'ordre, celle d'obligation; l'idée d'obligation, celle de Loi; l'idée de Loi, celle d'un Législateur; l'idée de Législateur, celle de Rémunérateur & de Vengeur; & l'idée des récompenses & des châtimens renferme tous les motifs qui influent directement sur les actions & la conduite des Hommes & des Empires. C'en est la sanction inévitable.

L'ignorance volontaire de ces maximes fondamentales, les préjugés con-

traies, les sophismes des méchans, les attentats de l'ambition, l'égoïsme de la cupidité, les ruses de la fausse politique, rien au monde ne peut obscurcir l'évidence de ces principes, puisés dans le dépôt précieux de ce que la morale & la saine politique ont de vrai, de bon, de juste, d'honnête & d'utile. C'est par le concours unanime à leur observation, que la tranquillité, la prospérité des Etats s'accroissent, se consomment & se perfectionnent. Croire ces vérités, c'est croire à l'humanité & à la vertu; les Rois & les Particuliers s'honorent en y croyant: Aussi le rétablissement de l'ordre est l'ouvrage de la grandeur des Rois; c'est par là que leur regne devient une époque brillante dans l'histoire du genre humain.

La force des Princes, la félicité des Peuples résident donc dans la dé-

monstration des vérités qui enseignent aux hommes, la religieuse connoissance de l'ordre qui doit gouverner les êtres raisonnables, comme il gouverne le monde physique. Sans le secours de cette regle primitive & sacrée, les Loix politiques établies ne seroient qu'un conflit perpétuel des Hommes & des Loix; l'intérêt personnel, exclusif, la tyrannie des passions dégénérées, fouleroient aux pieds les Institutions humaines les plus sagement concertées. Si l'homme doit avoir des passions, il a aussi des Loix & un frein; & s'il s'égare souvent, la nature le ramene toutes les fois qu'elle le peut à l'usage profitable de sa raison & de son cœur.

C'est d'après ces bases de morale universelle qu'il faut lui apprendre à compter: ce sont les élémens de ce calcul & les regles décisives de ce

compte, qui assurent entre tous le maintien de tous les droits, l'observation des Loix naturelles & positives, l'accomplissement de tous les devoirs, le succès de tous les travaux, qui font la vie & la gloire des sociétés.

CHAPITRE III.

Du Droit des Gens & des Nations.

APRÈS avoir considéré l'homme dans la nature, & les droits de l'homme dans l'état de réunion, on voit que tout intérêt humain se résume en un point, à l'observation de l'ordre, qui est le Régulateur & le Protecteur des droits de chaque individu; & c'est en s'y conformant que la marche paisible de la vie mène à la source du bonheur. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état où

les hommes se trouvent les uns à l'égard des autres , pour se convaincre qu'ils ont tous une mere commune : Habitans de la même terre , co-propriétaires du même héritage , freres , parens , alliés , amis , ils ont les mêmes facultés , les mêmes inclinations , les mêmes besoins , les mêmes desirs aux jouissances , & les mêmes droits. Mais ils ne sçauroient se passer les uns des autres ; l'homme est l'appui de l'homme , & ce n'est que par des secours mutuels , que par la bienveillance d'intention & la bienfaisance pratique qu'ils peuvent se procurer efficacement un état agréable & tranquille.

Aussi l'homme naît avec un instinct social , il a réellement dans son cœur les germes d'une société primitive , antérieure à toutes les réunions.

Il est donc démontré que les be

soins ont formé l'ordre social; que s'ils en sont les premiers nœuds, c'est aux secours réciproques à les resserrer pour les maintenir.

Il est démontré qu'il n'y a qu'une seule & même règle de justice pour tous les hommes, & que cette justice souveraine, impartiale, est commune entre les individus, les sociétés & ceux qui les gouvernent.

Il est démontré que chaque société est par elle-même, & dans son origine, une société d'égalité & d'indépendance.

Il est démontré que chacune d'elles a des propriétés sacrées & respectables, des droits communs, des obligations mutuelles.

Il est démontré que les unes & les autres sont comptables, de même que les particuliers, de leurs mœurs, de leurs procédés, de leurs actions au

Tribunal de l'Humanité & de la Raison universelle, qui leur prescrivent les mêmes regles de conduite dans les affaires qu'elles peuvent avoir les unes envers les autres, & les mêmes obligations que les Loix naturelles, civiles & politiques prescrivent aux particuliers considérés comme membres des sociétés humaines.

Il est démontré que le droit des gens ne diffère en rien du droit naturel, & que c'est là même chose. Aussi on peut appliquer à tous les Peuples du Monde les maximes du droit naturel, sur lequel porte le *Droit des Gens*, ou *Droit des Nations*.

En effet, l'état naturel des Nations les unes à l'égard des autres, est un état de société, de paix, d'échange, de commerce réciproque: cette société est aussi une société d'égalité &

d'indépendance : cette égalité de Droit commun oblige les Nations d'avoir les unes pour les autres les mêmes égards, les mêmes ménagemens.

Voilà le principe général du Droit des Gens, qui n'est autre chose que la Loi générale de la sociabilité universelle.

Résumons. 1°. Le Droit des Gens porte sur la Loi de l'égalité naturelle.

2°. Sur la défense expresse de faire du mal à personne.

3°. Sur la prompt réparation du dommage.

4°. Sur la bienveillance d'intention & sur la bienfaisance pratique.

5°. Sur la bonne foi dans les traités, sur la fidélité à maintenir les conventions, & sur les égards & le respect que l'on doit aux Ambassadeurs.

Il suit de-là que toutes les Nations, naturellement égales & indépendantes

les unes des autres, doivent toujours se traiter comme telles & se prêter mutuellement des secours dans l'occasion : que loin de se faire un mal volontaire, elles doivent réparer le plutôt possible celui qu'elles pourroient avoir fait, même sans le vouloir. L'Immunité des Nations est le privilège de droit des Nations.

Le droit que chacune d'elles a de travailler à sa conservation, à sa sûreté, à son bonheur, donne à toutes celui d'employer justement la force & les armes contre ceux qui se déclarent leurs ennemis.

Il est évident que la sûreté & la prospérité d'une Nation demandent non-seulement que l'on y maintienne l'ordre & la paix au dedans, mais encore que l'on puisse la mettre à couvert des insultes des ennemis du dehors, & lui procurer de la part des

autres Etats tous les secours utiles que l'on peut en tirer, pour réprimer la force, la violence, la tyrannie d'une Nation ou d'un Peuple qui auroit enfreint le Droit des Gens par de coupables attentats. Se procurer la sûreté intérieure d'une part, & les avantages extérieurs de l'autre, c'est le droit de tous les Corps politiques, soumis comme les Particuliers aux Loix primitives que Dieu a donné lui-même à tous les hommes. Le système & l'assemblage de ces Loix est proprement la Loi des Nations, le Droit des Gens, la Loi générale de la sociabilité. Aucun Peuple ne peut, sans enfreindre ses devoirs, sans violer ces Loix sacrées, porter atteinte aux maximes fondamentales de ce Code divin & humain à la fois.

En comparant ce petit nombre de principes avec les effets physiques,

moraux & politiques, qui en sont les suites nécessaires, on verra que n'étant démentis par aucun, mais appuyés par tous, ils jouissent d'une entière évidence, d'une pleine efficacité, & que dès-lors ils décident souverainement qu'elles sont les regles de toute administration publique & particulière, la plus conforme à la justice, & la plus avantageuse aux Hommes & aux Empires. Telle est la sanction des Loix de sociabilité.



CHAPITRE IV.

APPLICATION de ces vérités à la Nation qui pourroit les méconnoître.

CHACUN Peuple a droit à l'estime, à la considération des autres, quand il n'y a pas volontairement renoncé. La grandeur réelle d'un Peuple dépend toujours du zèle qu'il apporte au bien public : Ce zèle tient lui-même à une cause première bien séduisante pour lui ; c'est à l'opinion qu'il croit pouvoir se former de son bonheur réel, de son crédit chez l'Etranger, de l'état actuel de ses Possessions, des des forces qu'il peut opposer aux Peuples ses voisins & ses rivaux.

Mais la bonne opinion qu'un Peuple a de lui-même, ne fait jamais la grandeur de l'Etat, quand ses vices

moraux & politiques le rendent aussi formidable à lui-même qu'à la société générale. Quelque splendeur qu'il acquerre, s'il veut devenir absolu, il travaille à ne l'être jamais, & il sera toujours malheureux jusqu'à ce qu'il soit détruit.

Un Peuple marche à grands pas vers sa ruine, quand l'Egoïsme s'est emparé de tous les cœurs, quand l'intérêt exclusif est sa Loi, quand la vénalité des opinions & des suffrages y établit un Despotisme secret, qui ôte aux familles la tranquillité, la sécurité, qui doivent être la première possession de tout Citoyen.

Lorsqu'un Gouvernement est régi par ces passions dévorantes, les Membres du Corps politique, séparés du Tout & d'eux-mêmes, palpitent & se déchirent : Alors s'élèvent du sein de l'Etat, ces orages affreux qui arment

une partie d'un Royaume contre l'autre; le sang national coule, l'Etat est déchiré au dedans & démembré au dehors; des consommations énormes, des emplois de force indiscrets ne peuvent parer à ces revers; l'épuisement succède à l'excès; de terribles motifs de crainte & de regrets troublent tous les cœurs. Vaincu, l'Etat est sans ressource; victorieux, il sera ruiné d'hommes & d'argent. Si cet Etat est maritime, il demeurera exilé en quelque sorte au milieu des mers; ses flottes seront concentrées dans ses ports, où ses vaisseaux deviendront des éponges qui boiront les restes de sa subsistance; ses triomphes passés n'offriront aux Gouvernemens modérés & sages qu'un malheur de plus, que les fruits amers d'une fausse politique, & le catafalque d'une gloire injuste, scellée de la proscription

universelle. Voilà comme la prétendue supériorité & l'ambition exclusive occasionnent des convulsions d'Etat, des accès de phrénésie, qui couvrent du crêpe de la douleur, un Trône qui auroit pu être ombragé des lauriers de la gloire, de l'olivier de la paix, des fruits de l'abondance.

Qui croiroit que la Morale religieuse & politique des Chinois a pour base ces vérités fondamentales? (*) Ecoutons-la avec le respect qu'elle mérite, c'est elle qui va parler.

» Celui qui seul est Roi & suprême
 » Seigneur, abaisse sa Majesté jusqu'à
 » prendre soin des choses d'ici-bas.

(*) Voyez l'Ode à Ven-Vang, qui signifie Roi de Paix. Cette Ode, écrite avec une chaleur intéressante, est d'une éloquence très-sage. L'Auteur parloit à son Prince avec la dignité & le respect qui lui étoient dûs, & il lui parloit le langage de la vérité & de la nature.

» Attentif au bonheur du Monde
 » qu'il gouverne par des Loix justes,
 » il promene ses regards perçans sur
 » la face de la terre. Il voit des
 » Peuples qui ont abandonné ses Loix,
 » & il ne les abandonne pas encore:
 » Le *Tien* commence toujours en Pere
 » avant de prononcer en Juge; il les
 » examine & les attend; il cherche
 » par-tout un homme selon son cœur,
 » pour régénérer avec lui ce vaste
 » Empire. Dans ce dessein, il arrête
 » avec amour ses yeux vers l'Occi-
 » dent. C'est là qu'il doit habiter &
 » regner avec ce nouveau Roi.

» Les temps malheureux d'une Na-
 » tion, sont ceux où des Princes sans
 » lumières s'attachent des hommes
 » sans vertus, & les font dépositaires
 » de toute leur autorité.

» C'est le Ciel qui a fait cette
 » haute montagne, autrefois si fé-

» cõde en arbres & en fruits: (**)
 » C'est *Tai-Vang* & ses Ministres qui
 » en ont fait un désert; mais cette
 » perte vient uniquement de la faute
 » de *Tai-Vang* *Ven-Vang* va
 » lui rendre son premier éclat: Le
 » chemin où celui-là s'étoit engagé
 » étoit rempli d'écueils & de dan-
 » gers; la voye de *Ven-Vang* est
 » droite & facile, c'est la route du
 » bien.

» Postérité d'un Roi si sage, con-
 » servez chèrement le bonheur qu'il
 » vous a procuré. Et *Toi, Ven-Vang!*
 » comme tu dois te regarder dans les
 » bons Rois qui t'ont précédé & qui
 » te ressembloient, tu serviras un jour
 » d'exemple à ceux qui viendront après
 » toi. Sois toujours juste, & que ton
 » courage soit ferme & doux

(**) Allusion à l'Empire de la Chine.

» Un Gouvernement sans ordre ,
 » est une colonne sans base ; des bran-
 » ches sans tronc ne conservent leur
 » verdure qu'un instant. Le parfait
 » Gouvernement sort peu à peu ,
 » comme un arbre de sa racine ; mais
 » un Empire mal administré s'écroule
 » comme cet arbre majestueux , dont
 » le sommet sembloit toucher le Ciel.
 » Ce qui a fait mourir ce bel arbre ,
 » ce n'est pas que des mains enne-
 » mies en aient rompu les branches
 » & détaché les feuilles , c'est que la
 » racine en étoit gâtée & pourrie , &
 » c'est *Tay-Vang* qui lui a causé ce
 » dommage. On peut ôter une tache
 » à un diamant à force de le polir ,
 » mais si la parole des Rois n'est pas
 » sacrée , si leurs actions ont le moin-
 » dre défaut , il n'y a pas moyen de
 » l'effacer , & leur exemple autorise
 » les Peuples à leur ressembler.

» Le Gouvernement des Etats dé-
 » pend principalement du cœur des
 » Princes. Ce cœur peut être lui-
 » même gouverné par la pure &
 » droite raison, (*Tao-sin*) ou par les
 » passions; (*Gin-sin*) c'est la diffé-
 » rence de ces maîtres qui établit une
 » différence entre l'intérêt & l'équité,
 » l'artifice & la droiture, le vice & la
 » vertu. . . . La raison que l'homme a
 » reçu du Ciel, est à peu près à l'égard
 » du cœur ce que la santé est à l'égard
 » du corps. La raison regne-t-elle dans
 » le cœur, tout y est dans l'ordre;
 » ce n'est que droiture, équité, vertu.
 » Les passions immodérées sont au
 » contraire les maladies du cœur. Y
 » regnent-t-elles souverainement, le
 » trouble y est; ce n'est qu'artifice,
 » brigues, désordres. Où regnent les
 » vertus morales & sociales, regne
 » en même temps une joie égale,

» douce & pure ; c'est le bonheur pu-
 » blic qui rend chaque jour plus
 » heureux l'Homme & l'État qui le
 » goutent. L'ambition, la cupidité, les
 » vices, les crimes au contraire, traî-
 » nent après eux de rudes peines,
 » qui accablent de plus en plus ceux
 » qui les souffrent Le bon
 » ordre, la sûreté des Empires, leurs
 » troubles & leur ruine sont les diffé-
 » rens effets de ces différentes causes..
 » Les passions sont comme les élémens
 » de la vie morale ; ces élémens op-
 » posés forment une mer orageuse ;
 » l'homme modéré, le vrai sage en
 » est le Pilote ; mais le mal-adroit &
 » le présomptueux y font également
 » naufrage O *Ven-Vang* ! sois
 » toujours un , toujours le même ,
 » toujours modéré, toujours juste. Si
 » tu es toujours un , le Roi & le
 » Ministre ayant les mêmes désirs, le

» même zèle , le même amour , ils
 » ne font tous deux qu'un seul tout
 » par leur intime union. Le bonheur
 » du Peuple est attaché à cette unité,
 » hors de laquelle il n'y a rien de
 » bon. Sois toujours le même : la
 » vraie vertu ne s'astreint à aucun
 » maître étranger ; le bien solide est
 » le seul maître qu'elle se propose
 » d'écouter & de suivre. Un tel maître
 » veut qu'on agisse directement selon
 » les diverses circonstances. Tempo-
 » riser & user de ménagement , c'est
 » laisser croître le mal. Vouloir y re-
 » médier promptement & efficacement,
 » c'est agir avec prudence , c'est l'hé-
 » roïsme de la vertu , c'est le triomphe
 » de la sagesse. La vraie tendresse des
 » Princes pour leurs Peuples , est au
 » sein de la modération & de la jus-
 » tice. C'est pour-lors que tous les
 » Peuples s'écrient : O que son cœur

» est pur , & parfaitement un ! Il est
 » digne de l'Empire qu'il a reçu....
 » En te conduisant ainsi , *Ven-Vang* ,
 » si tu étois à l'Orient , tous les Peu-
 » ples d'Occident t'attendroient avec
 » impatience. Si tu mettois la paix
 » dans le Nord , les hommes du Midi
 » soupireroient après Toi , & chacun
 » s'écriera , comme en se plaignant :
 » *Pourquoi n'est-il pas venu d'abord à*
 » *notre secours ?* On n'entendra que
 » des gens qui se diront les uns aux
 » autres : *Nous attendons notre bon*
 » *Prince ; dès qu'il paroîtra , nous re-*
 » *prendrons une vie nouvelle.*

Les Chinois ont un Livre canonique (*) du premier Ordre , intitulé : *le Printemps & l'Automne*. Les actions de plusieurs Princes , leurs vertus &

(*) Voyez le Tchun-Tsiou. Ce livre est admirable.

leurs vices, la punition des uns, & les récompenses des autres y sont décrites fidèlement, & exposées comme dans un miroir.

L'Auteur a intitulé ce Livre : *le Printemps & l'Automne*, pour donner à entendre qu'un Empire se renouvelle & devient florissant quand il est gouverné par un Prince ami de l'ordre; de même qu'au printemps la nature renaît en quelque sorte, & se ranime par l'agréable verdure dont la terre & les arbres commencent à se revêtir; au lieu que sous un Prince ambitieux, injuste, ce même Empire languit & paroît être sur son déclin, ainsi qu'en automne les arbres se dépouillent de leurs ornemens, les fleurs & les feuilles se fannent, & la nature semble être mourante

L'ordre est donc l'Etoile polaire des Gouvernemens, & il y a une

Bouffole pour les Hommes & les Empires, comme il y en a une pour les Mers. Il faudroit avoir perdu la clef du systême de l'humanité & de la sociabilité, pour nier des vérités rigoureuses que la nature & la raison offrent de toutes parts aux hommes sensibles & réfléchissans, & dont elle les force de reconnoître l'évidence & l'utilité, même malgré eux.



CHAPITRE V.

DE la Liberté des Mers , & de l'Immunité du Commerce entre les Nations.

LES Mers sont dépendantes des patrimoines primitifs que la Providence a distribués aux différens Peuples de la Terre & aux Maîtres du Monde. Ainsi toutes les Nations ont le droit de figurer en grand sur ce théâtre mobile , qui est incontestablement celui de tous les Peuples industrieux. L'égalité , l'indépendance des Nations entr'elles , forment leur immunité , & cette immunité est le privilége de droit des Nations.

Les Mers sont libres , les Nations sont libres , le commerce entre les hommes doit être aussi libre que le

sont les hommes. C'est le corollaire du droit naturel, & c'est aussi celui du droit des Gens.

La Providence n'a varié ses dons dans les différens climats, qu'afin que les hommes de tous les Pays, tributaires les uns des autres par les besoins, se rapprochassent par la bienveillance, & se devinssent mutuellement nécessaires. C'est sur ce plan que Dieu a formé les Mers qui séparent & unissent les Nations. Il a voulu que ces réservoirs immenses, qui appartiennent à tous, fussent indépendants de toute domination particulière.

En effet, le besoin lie toutes les Nations entr'elles. On va chercher dans le Nord, des grains, du chanvre, du lin, des toilles, des pelletteries, de la cire, du goudron, des mâtures, des bois de construction, &c. Le Midi offre d'autres avantages; la

Zone tempérée a des vins de toute espèce, des eaux-de-vie, des sels, des manufactures en tout genre, dont les produits utiles; & infiniment variés, sont nécessaires aux deux Mondes.

Tous les Etats de l'Europe possèdent quelques branches de commerce, quelques richesses particulières, soit qu'ils la tiennent de la Nature seule, soit qu'ils la doivent à leur industrie; & la Nation, en faveur de qui la balance du commerce doit naturellement pencher, est celle qui habite le climat le plus fertile, & sous lequel l'industrie sçait tirer le meilleur parti des productions du sol. Mais cet avantage naturel ne porte aucune atteinte au droit des Gens.

Les deux matériaux dont les Etats se forment, sont la Terre & l'Homme; les richesses ont le même principe. Sans la terre, l'homme n'a point de subsistances,

substances , point de ressources ; sans l'homme , la terre n'a point d'utilités , mais elle a toutes les propriétés que l'homme lui fait avoir. Les seules richesses de la terre sont évidemment les richesses réelles ; toutes les autres ne sont que des substances ou des productions métamorphosées.

Si les besoins lient toutes les Nations entr'elles ; si les mers sont des canaux de communication réciproque ; il est évident que la liberté & l'immunité générales sont deux conditions absolues , sans lesquelles le commerce des Nations ne pourroit exister ni subsister. Ces conditions expresses datent du droit qu'ont tous les humains à la liberté de leurs personnes & de leurs travaux , ainsi qu'à la propriété des biens que cette liberté & ces travaux leur procurent.

Les productions naturelles & les produits de la terre convertis en main-d'œuvre font le commerce ; cette conversion doit égaler dans l'échange la valeur de la main-d'œuvre produite. Mais la connoissance du vendeur ne doit pas abuser de l'ignorance de l'acheteur , il n'y auroit ni loyauté , ni égalité. C'est le commerce loyal seul qui offre à toutes les Nations l'avantage commun d'accroître toutes les jouissances , parce que les valeurs égales sont changées pour valeurs égales , les dépenses de transport prélevées.

Les hommes dans tous les climats se ressemblent en un point ; ils se conduisent tous conformément à leur intérêt , quand ils sont éclairés sur cet intérêt véritable. Or , il est démontré que leur véritable intérêt est dans l'accomplissement de leurs devoirs & dans la perception de leurs droits. Dès

que les hommes peuvent traiter librement, sûrement, avec avantage les uns avec les autres, le commerce s'établit naturellement entr'eux, ils s'y portent d'eux-mêmes.

Voilà pourquoi les arrangemens du commerce général & particulier des Nations se font tous seuls, pourvu qu'on ne les ordonne pas & qu'on ne les prohibe point.

Liberté & sûreté : voilà la devise du commerce.

Que les Mers soient libres, & tous les Pavillons respectés : c'est l'impulsion universelle & le vœu des deux Mondes.

Il faut être deux pour commercer ; avec de pauvres voisins on ne feroit qu'un pauvre commerce. On ne peut vendre beaucoup & constamment aux autres, en les privant le plus qu'on pourroit des moyens d'acheter & de

payer. Si deux Nations voisines prospèrent ensemble, elles n'en prospéreront que mieux. L'opulence de l'une se fonde en grande partie sur celle de l'autre. Entre Nations comme entre Particuliers, il n'y a rien à gagner qu'avec ceux qui ont des productions & des richesses. C'est aussi en appelant tous les hommes au partage & à la jouissance de tous les biens physiques, que l'homme peut les multiplier & s'en assurer une provision continue, toujours plus forte. Ainsi le plus grand intérêt de chaque Peuple est, en excitant le commerce national, d'appeller dans ses ports le commerce étranger par l'assurance de toute liberté, de toute protection, & d'exciter l'émulation des concurrens par l'appas du commerce d'échange & d'un gain légitime. C'est le moyen in-

faillible de rendre l'un & l'autre commerce aussi florissant qu'utile ; un intérêt commun & pressant à la fois l'ordonne ainsi. Cet intérêt est conforme au droit naturel , au droit des gens , aux besoins réciproques , aux Loix du commerce qui unit les Nations , à l'immunité des mers , qui sont le précieux lien de communication entr'elles , à la liberté , à la sûreté , qui sont les deux anneaux de cette chaîne immense.

Un Despotisme exclusif sur les Mers , qui appartiennent également à tous les Peuples , enchaîneroit le commerce de toutes les Nations , & gêneroit la liberté du commerce général ; ce seroit intimiser , ce seroit défendre aux Nations de faire le commerce. Prétendre soumettre les mers & les vents aux signaux d'un Pavillon exclusif, c'est *adul-*

térer les mers que l'on veut épouser ; c'est marcher vers un but absurde par des moyens insensés ; c'est le délire ambitieux d'un *Peuple fou* , qu'il faudroit enchaîner.

Ce privilège aveugle & injuste à la fois , s'il pouvoit exister , militeroit fortement contre la liberté universelle , qui est la propriété & l'intérêt de tous les Citoyens du monde. Ce privilège seroit donc un crime de leze-humanité , une violation formelle des Loix divines & humaines. La servitude des Hommes & des Nations est heureusement dans ce siècle une espèce de péché contre nature. Un Peuple exclusif & infociable corrompt l'instinct de la nature humaine & renonce à ses propres droits. (*) L'attribution

(*) Fonder l'espoir de sa richesse sur l'appauvrissement de ses voisins , c'est un projet de brigands , combiné par des aveugles.

de ce qui est à autrui n'en donne jamais la propriété particulière. Violer le droit des autres est donc la plus sûre , la plus terrible manière de porter atteinte à son propre intérêt. Un tel Peuple, s'il existoit sur la terre, feroit le *Lion* de la plaine, le *Requin* des mers, & toutes les Nations devroient se confédérer pour en hâter la ruine.

L'ancienne Carthage faisoit le commerce du monde connu; par-là elle attiroit chez elle toutes les richesses. Elle avoit un grand nombre de Troupes étrangères à sa solde; elle armoit de puissantes flottes; ses navires marchands couvroient les mers, dont elle affectoit la domination; & tandis que d'un côté elle en enchaînoit les ondes, elle donnoit de l'autre des convulsions au reste de la terre. Mais l'empire exclusif d'un élément commun ne donne

rien de durable ; son Sceptre usurpé se brise contre le moindre écueil ; il est bientôt englouti par les ondes indépendantes qu'il tyrannise. Dans tous les temps , chez tous les Peuples , sous tous les climats , une puissance injuste n'a jamais été que précaire. Toutes les Loix d'équité & de paix tendent directement à la conservation des avantages ; toute anticipation sur les droits d'autrui , toute Loi de force en amène nécessairement la destruction. L'ambition fait les usurpateurs & les tyrans , mais la tyrannie appelle la vengeance ; l'oppression est par-tout la cause de la destruction des Empires qu'elle a faits. C'est ainsi que l'orgueil & la cupidité de l'ancienne Carthage s'expierent par la dégradation ; son humiliation succéda à sa splendeur , & le mépris de l'univers au respect qu'une conduite plus modérée , plus juste lui

auroit obtenue. Elle voulut en vain reculer ses derniers momens de renommée, le jour de la vengeance arriva ; les Carthaginois, ailleurs invincibles, furent vaincus près de Carthage par *Agatocles* & par *Scipion* ; son nom, ses tyrannies, ses spoliations, les discours insolens de ses Généraux & de ses Négociateurs ont été transmis à la Postérité, qui se félicite aujourd'hui d'ignorer où sont les ruines de cette Ville superbe. L'ancienne Carthage nous conduit à Carthage moderne.



CHAPITRE VI.*DE Carthage Moderne.*

L'ADMINISTRATION la plus corrompue trouve toujours des adhérens & des apologistes. Tout homme dépravé & factieux trouve légitime le pouvoir qui favorise ses égaremens, & regarde comme une tyrannie le pouvoir juste & humain qui les réprime.

Que les hommes de cette trempe nous vantent avec enthousiasme la liberté, les loix, la sagesse du Gouvernement, la supériorité & les richesses de la nouvelle Carthage : ces éloges intéressés ne séduiront jamais le Citoyen vertueux, sensible aux infortunes de ses semblables ; jamais, non jamais ces prétendus avantages n'éblouiront les ames généreuses &

sympathiques, en qui l'oppression & l'injustice allument une juste colère.

Dans cette Carthage Européenne, qui jouit d'une réputation usurpée, l'homme de bien ne voit qu'un Peuple ambitieux, avide, exclusif, qu'un Peuple ingrat, injuste, féroce, souillé du sang de ses Rois, oppresseur de ses Concitoyens, & dont l'ambition étudiée tend à opprimer également l'ancien & le nouveau Monde. Nous allons prouver cette assertion. Les faits sont plus persuasifs que les raisonnemens.

Les Pays où regne la vraie liberté, sont ceux où la raison a le plus de pouvoir, où l'homme, dans une société paisible, vit heureux sous le joug honorable des Loix.

Tout homme que la raison n'éclaire pas & que les Loix ne peuvent rete-

nir, est l'ennemi naturel de la liberté des autres. La liberté idéale dont il veut jouir seul, n'est au fond qu'une licence coupable, injurieuse à l'autorité qu'elle veut rendre anarchique; cette licence est un attentat toujours porté au-delà du droit des Gens, de la liberté générale des Nations, & de la tranquillité de l'Europe.

Les Loix d'un Etat sont très-défectueuses dès qu'elles sont le principe des divisions intestines, dès qu'elles mettent les intérêts particuliers en opposition avec l'intérêt général de tous les Peuples, & qu'elles donnent lieu à des fléaux extérieurs de tous les genres. Les Loix d'un Etat sont injustes & cruelles dès qu'elles inspirent une haine violente, ou un profond mépris à l'égard des autres Etats; dès qu'elles autorisent des libelles scandaleux, des outrages publics contre le Ministère,

& des blasphêmes contre l'Autorité tutélaire de la Nation même.

Enfin, les Loix d'un Pays n'ont aucun droit au respect, à l'admiration publique, dès que son administration est corrompue au point que le Chef suprême a le tarif de toutes les voix.

Un Etat est-il grand, puissant & heureux quand la moitié de lui-même est détachée de l'autre avec violence? quand une prodigalité de ressources funestes le mine sourdement? quand une guerre dévorante d'hommes & d'argent ajoute chaque jour à ses désastres? quand ses Armées de terre, battues ou repoussées vigoureusement, sont aussi découragées que ses Flottes? quand son crédit chancelant ne peut être soutenu par un commerce presque anéanti, & par une dette nationale qui excède quatre milliards de livres tournoises?

Voilà d'après nature la position de la nouvelle Carthage. Les désordres moraux & politiques y sont portés à un tel excès, que le petit nombre d'hommes raisonnables & justes qui habitent cette Isle, sont sans cesse tentés de l'abandonner; & ils n'y sont retenus que par les liens du sang, peut-être encore par ceux de l'amitié, si cette belle passion des ames honnêtes, des cœurs vertueux, peut exister chez un Peuple Egoïste. Une société d'Egoïstes ne fait qu'un seul homme de chaque membre de la société; il ne travaille que pour lui, & ne fait rien pour elle. L'Egoïste est donc un tyran isolé; il vit parmi ses Concitoyens comme dans une terre étrangère.

La politique des Carthaginois, percée à jour, ne peut plus en imposer à personne; on sçait qu'ils n'affectent un profond mépris pour tout ce qui

n'est pas de Carthage , que pour donner le change au Monde , que pour faire croire qu'ils s'estiment beaucoup entr'eux, & qu'ils sont idolâtres de leur Patrie. Rien n'est plus faux; je les connois à fond. L'Egoïste n'estime personne, & le méchant est incapable d'aimer.

Il n'y a de Patrie que pour l'homme de bien qui chérit ses devoirs, & que pour le Roi Citoyen. Le premier porte avec docilité le joug des Loix; le second regne en sûreté sur des Peuples heureux, affectionnés & soumis.

On a cru Carthage soumise à des Loix, parce qu'elle n'a pas toujours osé les violer sans pudeur : On a cru les Carthaginois Patriotes, quand ils n'étoient qu'ambitieux : on les a cru humains & généreux , quand ils n'étoient que vains : on a cru leur

administration politique bonne , parce que la crainte du cri public y contenoit jadis les Princes & les Ministres. Aujourd'hui les choses sont bien changées. Les Agens du Trône ont eu recours au moyen qu'employa un Roi de Macédoine pour fermer la bouche à Démosthènes : comme Philippe , ils distribuent des *squinanciers d'or* aux Orateurs *anti-Royalistes* ; & bientôt ces nouveaux Arétins chantent la Palinodie.



CHAPITRE VII.

Du fameux Acte de navigation. De ses effets sur le caractère & les mœurs des Carthaginois, sur l'opinion publique, & sur les malheurs de l'Ancien & du Nouveau Monde.

POUR se former une idée juste de l'ambition & de la cupidité exclusive des Carthaginois, il faut lire & méditer attentivement le fameux Acte de navigation qu'ils firent paroître en 1660.

Cet Acte présente d'abord le ferme propos d'un Peuple qui, après avoir passé par tous les excès de l'esclavage, après avoir été longtemps tyrannisé, veut enfin devenir Despote & Tyran à son tour.

Ce fameux Acte porte l'empreinte
E

du cœur & de l'ame de *Cromwel*. Dès qu'un homme se rend maître des Loix, il faut qu'il devienne méchant. Dès que ses passions l'ont dépravé, son Empire, forcé de suivre les impulsions qu'il lui donne, se déprave comme lui. Aussi l'acte de navigation fut fondé sur l'oubli des droits & des intérêts des Nations. Il offre un système de réglemens utiles aux Carthaginois seuls, mais injurieux & attentatoires à la liberté, aux propriétés de tous les Peuples. Ce système est une combinaison étudiée de tous les moyens propres à s'emparer du commerce universel, à établir le Despotisme sur toutes les mers. Un pareil acte est donc une conspiration méditée contre des privilèges communs & inaliénables.

Le Despotisme systématique des Carthaginois fut d'abord circonspect &

retenu dans sa marche ; mais le Despotisme n'en est que plus dangereux lorsqu'il peut se masquer sous l'apparence du bien public , car alors il a pour apologistes même les dupes qu'il fait. Le Despotisme dont je parle ne tarda pas à se montrer sous des traits plus prononcés : Il établit ses droits sur la foiblesse maritime de ses voisins, sur des possessions presque sans défense. Ses titres furent d'un côté cet Acte fameux d'injustice & le droit de la force ; & de l'autre , l'imposture , la ruse , l'artifice , l'or , l'argent & l'opinion publique. Les Peuples des deux Mondes sentirent plus ou moins la pesanteur de ce joug odieux. L'injustice, soutenue de la force , est une tyrannie , un abus révoltant , contre lequel la nature & la raison s'élèvent avec énergie , lors même que les Nations engourdies semblent s'y soumettre sans

murmure. Mais les malheurs éloignés affectent peu les hommes; l'habitude rend le joug moins sensible; peu à peu on s'apprivoise avec l'oppression; la force se change imperceptiblement en droit; l'usage empêche que l'iniquité n'effarouche; les excès que l'on a continuellement sous les yeux cessent de les choquer, & peu s'en faut qu'ils ne paroissent des choses naturelles. Cette disposition fait que des ames honnêtes ne sentent pas toujours l'horreur des actions les plus injustes. La prodigalité de l'or & de l'argent acheva de consacrer le Despotisme des Carthaginois: les Nations amusées par des formes, séduites par des largesses, dont les fonds primitifs venoient de leurs propres trésors, par des promesses pompeuses, & par la crainte de déplaire, oublièrent les chaînes que leur préparoit une puis-

fance illimitée; l'inégalité de forces leur persuada que tout étoit permis à une Nation qui rendoit tributaires les deux Mondes. Elle n'ouvrirent les yeux que quand ce colosse ne les regarda plus que comme des marche-pieds faits pour le conduire où son ambition le guidoit; & quand elles osèrent se plaindre de cet outrage, la fierté prétendit être l'unique arbitre des réclamations, & le seul Juge dans sa propre cause. C'est ainsi que l'opinion consolida l'ouvrage de la violence & de l'injustice.

Cette grande révolution politique fut accompagnée de la révolution du caractère moral des Carthaginois. Le fameux Acte de navigation étoit un engagement subreptice avec les autres Peuples, un engagement avantageux pour la seule Carthage, & funeste au reste de la Terre.

En conséquence les Carthaginois s'arrogerent le droit d'être impunément injustes , sans presque cesser d'être les tyrans du commerce & des mers pendant plus d'un siècle , & sans laisser aux Nations dépouillées & affoiblies le droit naturel de s'en plaindre. La raison en est évidente : l'impunité enhardit aux crimes : les succès rendent insensible aux malheurs des autres & durcissent le cœur ; les conquêtes enorgueillissent l'ame ; tout esprit de conquête est un véritable brigandage ; la politique des usurpateurs est que chaque nouvelle usurpation s'autorise d'une précédente. Plus l'ambition & l'avarice se gorgent , moins elles se rassasient.

C'est ainsi que les Carthaginois se gorgerent & s'aveuglerent ; ils tromperent tous les Rois , corrompirent une partie des Nations en faisant le

malheur de l'autre. Mais ils se corrompirent eux-mêmes en confondant l'abus avec le pouvoir, la loi avec le caprice, la violence avec le droit, l'injustice avec l'équité. Parvenus à ce point de dégradation, ils renversèrent toutes les barrières, empiétèrent sur tous les droits, se jouèrent de la liberté, de l'honneur, des privilèges les plus sacrés, dès qu'il s'agissoit de satisfaire leurs désirs altiers & leur cupidité sans borne. Dès ce moment ils voulurent que leurs haines & leurs querelles personnelles devinssent des querelles d'Etat, & que tous les Etats de l'Europe fussent la proie du *léopard*.

Il faut l'avouer, il n'y a que l'aveuglement le plus complet, que l'ambition la plus effrénée, que la présomption la plus extravagante qui puissent faire croire possible ce qui

n'est pas même vraisemblable. Une autorité absolue sur les Nations, est la plus absurde des chimères : on ne peut qu'abuser d'un pouvoir dont l'usage raisonnable est impossible ; plus ce que les hommes entreprennent est au-dessus de leurs forces, & plus ils s'en acquittent mal. Cette déraison politique est le moyen infailible de s'épuiser en succombant. Toute Puissance pour être solide, doit se contenir dans de justes bornes. Plus les Etats veulent avoir de forces, plus ils deviennent foibles relativement ; plus ils exercent leur pouvoir, & plus ils l'anéantissent. Voilà des maximes inconnues sans doute à ces *Argonautes* modernes, qui se pavant de la morgue, de l'insolence, de l'audace, de la dureté des nouveaux parvenus. Depuis un siècle ces sentimens hautains ont passé des peres aux enfans ; les Temples, les galeries

publiques & particulières, les théâtres, les parades indécentes, dont les Peuples de l'Europe font les frais tour à tour, font les écoles où les Carthaginois apprennent à leurs enfans à devenir haineux, superbes, intéressés, ennemis du genre humain. Ces leçons odieuses, qui font la morale de l'enfance, influent sur les actions de la virilité. Les principes sucés, pour ainsi dire avec le lait, ressemblent à ces caractères tracés sur les écorces des jeunes arbres; ils croissent avec eux, & font partie d'eux-mêmes. Les mœurs viennent de l'éducation, qui en est la première habitude, & l'éducation dépend de la forme du Gouvernement. Ce sont les Princes qui forment le caractère national.

Les Romains n'étoient point sous *Tibère* & sous *Néron* ce qu'ils avoient été sous *César*, & ce qu'ils furent sous *Titus*.

Accoutumés presque en naissant à dédaigner les hommes, est-il étonnant que les Carthaginois deviennent féroces à force d'orgueil ? J'en parle avec connoissance de cause, on peut m'en croire sur parole. Un Carthaginois seroit un prodige s'il ne devenoit un monstre d'orgueil, de haine, & d'ambition. A Carthage on élève les hommes comme une lionne forme au carnage ses lionceaux.

Après avoir posé les fondemens du Despotisme sur les malheurs publics, les Carthaginois l'ont cimenté du sang & de la subsistance de tous les Peuples. Arrivés à ce point, ils ont fait taire les Loix de toutes les Nations, ils en ont fait pour eux-mêmes, & les voici.



CHAPITRE VIII.

LA Politique de Carthage moderne.

AIMER ses semblables, se rapprocher d'eux par la bienveillance, se protéger, se défendre mutuellement contre un ennemi commun, c'est la Loi du Ciel, le but du pact social, le devoir de la sociabilité universelle. Heureux & glorieux les Princes qui n'aspirent qu'après l'avantage inestimable d'asseoir leurs idées bienfaisantes sur la base de ces Loix ! Ce sont elles qui ont une influence absolue sur le sort des Empires, qui décident souverainement du bonheur ou du malheur de l'humanité.

Le Gouvernement d'un Empire est un Ministère auguste & sacré, aussi pénible que redoutable. Mais les Rois

sont des hommes, ils peuvent s'égarer comme nous. Si leurs vertus sont de leurs cœurs, leurs erreurs sont de leur siècle; leurs travaux ne se bornent point à leur regne; il ne leur suffit pas de remédier aux abus présens, ils doivent encore préparer des remèdes pour les maux à venir: l'importance des fonctions dont ils sont chargés, donne plus de poids à leurs méprises, & les rendent d'une conséquence bien plus funeste : aussi les annales de la politique comptent encore plus d'hommes à préjugés, plus de charlatans d'état, que l'art de guérir ne compte d'hommes à système & de jongleurs.

Plus les Rois sont respectables, plus ils sont nécessaires & chers au monde, & plus aussi il leur est important de ne pas tomber dans quelques méprises. Les abus préjudiciables aux Nations sont des crimes politiques dans ceux

que des fonctions à jamais vénérables obligent de les prévenir. Jamais les hommes libres & concitoyens ne consentirent à devenir sujets, jamais ils n'armerent un Chef de la force publique, que pour assurer entr'eux l'observation de la Justice, le respect pour la propriété, & conserver à chacun d'eux la jouissance de ses droits.

C'est la soumission due à la Justice, qui prescrit l'obéissance envers le Souverain, comme Ministre suprême de la Justice. C'est la nécessité dont il est, que le libre usage du droit des hommes soit protégé & maintenu, pour remplir leur destination sur la terre, qui oblige les hommes à concourir par-tout de leurs forces, de leurs richesses, pour élever le Souverain à un degré de grandeur, de majesté, de pouvoir, au-dessus de toutes les prétentions, de toutes les entreprises in-

justes, auxquelles pourroient se porter les individus de la Société, ou les Peuples qui voudroient la troubler. C'est la sensibilité physique & la reconnoissance morale, dûes aux auteurs du bien-être, des jouissances tranquilles de tous, qui assurent aux Souverains l'amour, le respect, les vœux de leurs Sujets, & qui par -là même rendent les Souverains heureux.

Toute violation de la Justice, toute infraction des Droits des Hommes, qui ne seroient pas réprimées par les Souverains, & à plus forte raison toutes celles qu'ils commettroient eux-mêmes, ou pour lesquelles on abuseroit de leur pouvoir, en égarant leur zèle paternel, porteroient une atteinte directe à l'autorité en vertu de laquelle les Sujets doivent obéir; elles leur enlèveroient, du plus au moins, les moyens & la volonté de contribuer au main-

tien de la puissance qui ne les protégeroit plus.

La politique des Souverains & des Peuples n'est donc pas l'art de prévaloir, d'usurper & de détruire. Elle ne peut, elle ne doit avoir pour but que de rendre les Nations respectables, les Etats prospères, les Hommes heureux; elle ne peut y parvenir qu'en donnant aux Souverains des Sujets plus éclairés sur leurs devoirs, plus de vrais Citoyens à la Patrie, plus d'Hommes vertueux à la Société, & conséquemment plus de dignité à la nature humaine, en dirigeant sa marche par des Loix fondées en raison.

Cet art délicat & sublime avec lequel les Chefs des Nations pourvoient aux avantages & à la gloire de celles dont ils sont les administrateurs, leur défend non-seulement de porter atteinte aux droits, aux privilèges

inaliénables des autres Peuples; il leur enjoint encore d'en être les amis, les alliés, & de leur procurer les avantages réciproques qui sont en leur puissance. Voilà la politique raisonnable & juste des Nations modérées, ce n'est assurément pas celle de Carthage moderne.

Son Gouvernement établi contre les principes de la morale & de la saine politique, exige pour se soutenir des moyens que sa force naturelle & constitutionnelle ne sauroit fournir. Depuis plus d'un siècle ses finances & ses troupes ne sont point en proportion avec ses entreprises.

Il faut aux Carthaginois de grandes chimères, une perspective immense de gloire, un commerce sans concurrence, les richesses des deux Mondes, des alliés patiens & des esclaves soumis. Tous les faits viennent à l'appui de ces

ces vérités, tous les évènements les confirment depuis un siècle. La conduite arbitraire des Carthaginois, leurs démarches hardies, leurs entreprises injustes, leurs discours hautains dans les Assemblées nationales, leurs déclamations & leurs manifestes, tout dépose contre leur tyrannie. Leur Histoire n'offre qu'un enchaînement bizarre de liberté apparente & d'esclavage réel, d'entreprises téméraires ou injustes, de gloire éphémère & de malheurs durables, quelques vertus farouches, des fautes, des excès & des crimes. C'est ainsi que le Despotisme se trouve par-tout en contradiction avec lui-même; sa force veut tout subjuguier, sa cupidité tout envahir; toutes deux méconnoissent les principes d'une administration prospère, & font taire les Loix sages qui peuvent seules rendre une constitution inébranlable.

Hannon traitant pour les anciens Carthaginois avec les Romains, leur dit : » Je ne souffrirai pas que vous vous laviez les mains dans les mers de Sicile. »

Les Carthaginois modernes ont osé davantage : Ils ont dit à toutes les Nations : » le Pavillon majestueux de Carthage est un Pavillon exclusif : nous ne souffrirons pas qu'aucune Puissance commerçante ose se laver les mains dans les mers de l'ancien & du nouveau Monde. »

» Nous vous déclarons formellement qu'on ne doit pas tirer un coup de canon dans aucune des parties du Globe, sans la permission de Carthage. »

Les Romains, Maîtres du Monde, ont donné droit de Bourgeoisie aux Dieux des Nations qu'ils avoient conquises ; mais le Sénat étoit trop sage

pour permettre à ses Orateurs des propos aussi injurieux à tous les Peuples de la terre. L'ambition de Carthage méconnoît les droits qu'elle usurpe ; sa cupidité ne veut ni associés , ni parts-prenants ; & c'est dans son Parlement qui insulte à l'Europe , où les pamphlets de cette espèce sont applaudis à tout rompre.

C'est dans cette Assemblée tumultueuse où l'on dit audacieusement : » les mers sont nos élémens , qu'elles soient nos remparts , & nos vaisseaux des forteresses toujours offensives ; tout ce qui est de convenance pour nous , nous appartient. L'or est l'unique base de tous les droits , comme l'aliment exclusif de toutes les forces. Couvrons les mers d'Armateurs & de Pyrates privilégiés ; soyons de force ou de gré le centre du commerce , l'entrepôt universel , le rendez-vous général des be-

soins, que nous mettrons à contribution. Notre commerce, sans cesse rafraîchi par ces ruisseaux toujours renouvelés, deviendra la ressource des Peuples même dont les dépouilles l'alimentent. N'ayons jamais ni de cartes vacantes, ni de bourses vuides, ni d'espèces oisives; & si notre intérêt exige quelques ménagemens envers nos alliés, qu'ils glannent au plus où les Carthaginois auront moissonné. Dans ce cas, nous proportionnerons l'assurance, le prix de la garantie aux dangers que nous semerons nous-mêmes sur les passages; & quand il s'agira d'indemnités, elles auront pour mesure une proportion dont le *Tarif* est à Carthage. En vain le commerce général opprimé & désolé sur la vaste étendue des mers nous accableroit de ses plaintes; que servent le droit, la justice & l'humanité quand il s'agit de

guerres & de commerce exclusif? »

» Il est de la *Majesté* du Peuple Carthaginois, qu'un Acte du Parlement dresse les *Rôles* de l'Europe, & les *Quotes* de chaque Peuple du nouveau Monde, mais sur-tout qu'il prononce l'Arrêt de destruction de la Marine Françoisse. »

Un Peuple qui a l'insolence d'usurper le titre de *Majesté*, doit nécessairement avoir un Chef qui se croie comme *Agamemnon*, le Roi des Rois; mais suivons les Orateurs de Carthage:

» Nous parviendrons à ce but, en semant la défiance, la jalousie, la rivalité, & la division entre les redoutables Maisons de *Bourbon* & d'*Autriche*; & lorsque nous en serons venu à bout, nous dirons aux Corps Germaniques: *Dormez tranquillement, Carthage vous met sous sa protection. Si l'Autriche se refuse à nos intrigues,*

nous crierons alors dans toutes les Cours : Aux armes , aux armes ! Peuples , nos amis & nos alliés , la France ambitieuse en veut à la Monarchie universelle. Nous ne négligerons rien pour faire valoir le système de l'*équilibre* ; & sans apparence de convoitise , nous jetterons les fondemens d'une Puissance que nulle autre ne pourra balancer. »

» Diviser la terre pour conquérir les mers ; emprunter le voile de l'intérêt public pour marcher à grands pas vers l'usurpation ; chercher en tout & par-tout ses avantages aux dépens de qui il appartiendra , voilà le grand-œuvre de Carthage. Celui qui est maître des mers doit à la longue le devenir de l'un & l'autre continent ; ainsi pensoient les Grecs. »

» Mettons donc cent vaisseaux de ligne en mer , qui osera se mouvoir ?

Faisons la guerre à coups de guinées , battons-nous par procureurs , tandis que la France se battra en personne contre les ennemis que notre or lui aura suscités ; & si nous sommes forcés d'en venir aux mains avec elle , nos Corsaires nous tiendront lieu d'Amiraux en faisant la guerre pour nous ; ils s'empareront de ses vaisseaux avant la déclaration de guerre , même dans les ports neutres. Carthage doit préférer le profit à la gloire ; & si nos ennemis font de grandes & belles actions , nous aurons fait des prises utiles. »

» Notre domination une fois bien établie , nous serons les maîtres absolus de toutes les branches de commerce sous l'un & l'autre hémisphère ; nous régnerons en Despotes , sans concurrence , sans contradiction & sans partage ; tous les Peuples alors seront

nos tributaires ou nos courtiers, & désormais aucune Puissance ne pourra naviger sans une permission expresse, qu'à la faveur de la grace qui lui sera accordée par le Peuple Carthaginois. »

» C'est ainsi qu'il faut en imposer aux esprits foibles par la balance de l'équilibre, afin de ramener à nous seuls tous les avantages que l'on peut retirer de l'épuisement des Couronnes qui tiennent le premier rang en Europe. »

» Déjà le commerce d'Espagne subordonné touche à son dépérissement; les privilèges exclusifs que notre force lui a arrachés, détruisent les branches de son commerce d'Amérique dans toute leur étendue. »

» Réduisons le Portugal à n'avoir pour tout droit que le titre de Sou-

veraineté ; dictons au Cabinet de Lisbonne nos volontés suprêmes ; les Portugais n'ont fait les principales découvertes du nouveau Monde que pour nous ; tout le commerce des Indes est passé de leurs mains dans les nôtres : nous avons ramené à nous toutes les richesses qu'ils tirent de leurs mines ; Carthage a remplacé Lisbonne, jadis magasin général de l'Europe ; nous lui avons enlevé son indépendance, son lustre, son crédit, ses manufactures & son agriculture ; & une Puissance qui reçoit de nous ses subsistances, son nécessaire, ses habillemens & son luxe, doit dépendre sans difficulté de ses bienfaiteurs. »

» Maîtres de *Gibraltar* & de *Port-Mahon*, notre Empire, puissant sur la Méditerranée, menace la liberté de l'Italie, déjà restreinte dans son commerce, comme l'Espagne & la France. »

» La pêche a rendu les Hollandois trop puissans , ôtons-la leur , & nous tiendrons la Hollande dans l'abaissement. »

» Les Puissances du Nord redoutent nos formidables Escadres ; nous avons sçu leur en imposer ; nous disposons de leurs productions en Souverains des mers. »

» C'est ainsi qu'il faut avilir & dépouiller les Nations , pour ne point traiter avec elles en Puissances libres & respectables , mais en Puissances vaincues ou subjuguées. »

Telles ont été les vues de Carthage depuis un siècle ; tels sont les ressorts déliés que la vaste cupidité d'un Peuple ardent fait mouvoir , pour resserrer la navigation de ses voisins & favoriser l'effort de la sienne. Tels sont enfin l'esprit , le but & les expressions de ces harangues indécentes ,

où tous les Peuples du Monde ne sont appréciés qu'au rabais; & c'est là ce que les Carthaginois appellent le langage de la modération, des démarches pour la liberté générale, & le maintien de l'équilibre de l'Europe. On est forcé de convenir que les Corsaires d'Afrique ne sont que des novices en comparaison de ce *Peuple Roi*, si digne, à tous égards, de leur donner des leçons de barbarie.

Cette politique cruelle & fausse a rendu Carthage aussi despotique que peu délicate sur les moyens. C'est elle qui lui fournit des motifs toujours renaissans pour se déterminer à des attaques qui sont des attentats au droit des Nations.

Des invasions subites, au milieu du calme universel de l'Europe, sont depuis un siècle le seul genre de Manifestes à l'usage des Carthaginois. Se li-

vrer ainsi aux hostilités de la guerre, avant de l'avoir déclarée, c'est se conduire en Pyrate, c'est renoncer au titre de Nation généreuse & juste, c'est blesser la pudeur de toutes les Puissances.

Vouloir forcer les Nations de plier sous des volontés injustes, n'est-ce pas réaliser les prétentions du Despotisme le plus féroce? N'est-ce pas s'imaginer que tout est permis, que les Loix sacrées de la nature sont faites pour céder à nos caprices?

C'est une tyrannie de vouloir dominer les Peuples & les commander contre leur gré.

C'est une tyrannie de vouloir, contre le droit des gens, se rendre l'arbitre de la personne, de la liberté, des biens des autres Peuples.

C'est une tyrannie d'envoyer trois flottes à la fois à trois des extrémités du Monde; l'une à *Gibraltar*, conquis

& conservé; l'autre à *Porto-Bello*, pour ôter au Roi d'Espagne les trésors des Indes; & la troisième, dans la *Mer Baltique*, pour empêcher les Puissances du Nord de disputer leurs droits.

C'est une tyrannie d'insulter également ses amis, ses alliés, ses ennemis, dès qu'il s'agit de son intérêt exclusif, de son agrandissement, de sa domination sur l'Océan.

C'est une tyrannie d'employer la force pour dépouiller le foible, d'employer les menaces pour intimider ses égaux, & de présenter toujours le flambeau de la guerre allumé.

C'est une tyrannie que d'allumer des guerres qui accablent l'Europe, afin de subjuguier les Puissances, & de s'emparer, à la faveur des troubles, de l'empire du commerce absolu. Si cette tyrannie n'est pas celle de *l'ancienne*

Carthage dans les accès de son yvresse, je n'y entends rien.

Mais une Nation vit aussi sous la tyrannie, dès que la Justice cessant de commander, est forcée de plier sous les passions de l'homme.

Elle vit sous la tyrannie, dès que l'intérêt particulier met les Citoyens aux prises, & leur fait perdre de vue l'intérêt général. Par une suite de cette division, les hommes les plus modérés, les plus vertueux, les plus humains, ne peuvent plus remplir les vœux de leurs cœurs. C'est une Loi de la nature que les grandes masses entraînent les petites, & la Nation entière se dégrade.

Toutes les fois qu'une Nation n'est point suffisamment garantie contre les entreprises d'un pouvoir trop actif, elle a des Despotes, & dès-lors elle

est esclave. Carthage n'en convient pas : aveugle sur ses propres fers, elle ne voit que ceux qu'elle prépare aux Nations; ou si quelquefois elle a ouvert les yeux, si elle en a pris de la colère, on lui a dit : *France, Papisme, Prétendant*. Sa colère alors ressembloit aux impatiences passagères de ces enfans que l'on apaise aussitôt qu'on leur présente quelques jouets. Quelques victoires infructueuses, des déserts de plus, un honneur chimérique qu'ils croient partager avec leur Maître, des parades ridicules contre les Nations les plus respectables, fussent aux Carthaginois pour les étourdir sur leur servitude intérieure, & sur une dette nationale qui excède la valeur de toutes leurs possessions. Mais les maladies de langueur, ainsi que les maladies aiguës, conduisent à la mort les hommes & les Empires.

Tous les faits déposent contre la tyrannie des Carthaginois. Que chaque Nation se rappelle les trames secrètes, les menées sourdes, les négociations intéressées, les démarches hardies, & les motifs des guerres de Carthage : elles ne verront dans sa conduite que *ruise, finesse, artifice, orgueil sans borne, cupidité sans frein, sollicitudes voraces, perfidie dans les procédés, prétextes vains ou faux, infractions des traités les plus solennels, violation des Loix les plus sacrées, mépris envers toutes les Puissances, insultes à tous les Pavillons...*

Chaque Nation est puissamment intéressée à lire le Mémoire contenant le précis des faits avec leurs pièces justificatives, pour servir de réponse aux observations envoyées par les Ministres de Carthage dans les Cours de l'Europe en 1756.

On y verra Carthage occupée d'un
plan

plan d'hostilités & d'invasions, dans le sein même de la paix, tandis que les Commissaires Carthaginois, qui étoient à Paris, ne paroissoient s'occuper que du soin de concourir, avec ceux du Roi de France, à un plan durable de conciliation & d'amitié réciproque: On y verra les instructions du Chef de Carthage au Général *Brad-dock*, avec les plans des opérations militaires pour s'emparer du Canada & des possessions françoises: On y verra la lettre de *Robert Napier* au même Général, pour l'exécution *sans délais* des hostilités résolues, & des invasions méditées depuis longtemps: On y verra des invasions justifiées par le seul droit de la force: On y verra un Commandant Carthaginois, nommé *Mascareins*, vouloir forcer les François, Habitans de la rivière *Saint Jean*, de prêter serment de fidélité à

la Majesté Carthaginoise : On y verra que sur le refus généreux de trahir leur Patrie & leur Prince, ces braves François furent traités avec plus d'inhumanité que les *Ilotes* par les Spartiates : On y verra enfin, & je frémis de le dire, on y verra les Carthaginois *frapper sur un Ambassadeur en l'assassinant*. Voici le fait.

Le 23 mai 1754 M. de Contreccœur chargea M. de Jumonville des ordres relatifs à la tranquillité générale dans cette partie du Monde. Comme M. de Jumonville alloit remplir sa mission, il fut cerné d'un côté par des Carthaginois, & de l'autre par des Sauvages. Les François reçurent deux décharges de mousqueterie des Carthaginois, *mais les Sauvages ne tirèrent point sur eux*.

M. de Jumonville leur fit dire, par un Interprète, *de finir, qu'il leur apportoit des paroles de paix*. Il leur fit

lire la sommation amicale de se retirer de dessus les terres du Roi; & pendant qu'ils la lisoient, *M. de Jumonville* reçut un coup de fusil dans la tête, après quoi les Carthaginois frapperent à détruire en entier tous les François qui avoient escorté leur Chef. Les Sauvages, plus humains & plus justes, se jetterent au-devant & arrêterent les Carthaginois. Ces mêmes Sauvages furent si indignés de ce procédé horrible, qu'ils firent proposer à *M. de Contreœur* (*) de venger cet assassinat, & de frapper les Carthaginois; offre que ce Commandant eut la générosité de refuser.

Quand une Nation est capable de se porter à un attentat pareil contre le

(*) *M. de Contreœur* étoit Capitaine d'une Compagnie de Marine, Commandant en chef le parti de la Belle Rivière, des Forts du Quesne, presqu'isle, & de la Rivière aux Bœufs.

droit des Gens, il faudroit la couper par morceaux, la faire bouillir, & jeter le bouillon aux chiens. Mais je sens que l'indignation fait violence à mon caractère! j'en demande pardon aux Nations, j'ai droit à leur indulgence; les sentimens qu'elles éprouveront en lisant ces procédés atroces, sont mes garants.

Quel contraste frappant entre cette conduite & celle de M. de Villiers, frere de M. de Jumonville assassiné! M. de Villiers, chargé du commandement des Troupes qui devoient prendre le *Fort de Nécessité*, construit par les Carthaginois sur les terres du domaine de la France, est à la veille de s'emparer de ce Fort, & maître absolu d'employer le fer & la flamme pour venger à la fois & la France & son frere.

Ce vertueux Officier avertit les Car-

thaginois du fort qui les menace. M.
Le Mercier leur dit de sa part, le 13
 juillet 1754: » Mon intention n'a ja-
 » mais été de troubler la paix, la
 » bonne harmonie qui regnoit entre
 » les deux Princes amis; je ne suis
 » venu que pour venger l'assassinat
 » que vous avez fait de mon frere &
 » de son escorte, contre les Loix les
 » plus sacrées; je ne suis venu que
 » pour vous empêcher de faire des
 » établissemens sur les terres du Roi
 » mon Maître. Je suis venu pour vous
 » donner un exemple de générosité,
 » lorsque je pourrois me faire justice;
 » je veux vous épargner les cruautés
 » où vous vous exposeriez de la part
 » des Sauvages, en vous obstinant à
 » une résistance plus opiniâtre. Vous
 » le sçavez, dès cette nuit je vous
 » ôterai tout espoir de possibilité à
 » une évasion; je consens maintenant
 » à vous faire grace.

Les Carthaginois l'accepterent, & M. de Villiers leur accorda une capitulation si douce, si honorable, qu'elle fera à jamais l'apothéose d'un Héros de l'amour du devoir.

Cet héroïsme de la vertu donna aux Carthaginois d'Europe, l'idée sublime de faire une pagode habillée de bleu & parsemée de fleurs de lys. La canaille lui faisoit publiquement des outrages; elle étoit entourée de l'inscription suivante: *Sa modération l'empêche de se venger*. Les réflexions sont inutiles où les faits parlent: laissons Carthage se détruire elle-même, elle travaille à venger les deux Mondes. Voici sa position actuelle.

Le plus fort dénombrement de tous les Peuples du *Canada* ne monte pas à plus de 90 mille hommes, & la *Floride* est déserte.

L'entretien du *Canada* & de la Flo-

ride lui coûte annuellement onze millions cinq cents mille de nos livres.

Aucune des Provinces du Canada, de la Floride & de la *Nouvelle Ecosse* n'ont été en état de fournir par elles-mêmes à ces dépenses; enforte que les Colonies Carthaginoises ont été saignées jusqu'à la dernière goutte du fruit de leurs travaux, pour arroser les sables brûlans de la Floride, les roches glacées du Canada & de la *Nouvelle Ecosse*, qui ne rendent jamais un sol de ce qu'on y fait passer.

Pour faire ces conquêtes aussi onéreuses que stériles, il en a coûté aux Carthaginois d'Europe, une augmentation de quinze cents millions de dette.

L'intérêt de ces quinze cents millions, à trois & demi pour cent, coûte annuellement à Carthage, cinquante-deux millions & demi.

Les Etabliffemens Civils & Militaires des Colonies nouvellement conquifes, coûtent onze millions & demi par chaque année : ainfi les Carthaginois prélèvent annuellement une fomme de foixante-quatre millions, relative à ces objets. Ils prélèvent cette fomme au moyen des droits fur le commerce & fur les confommations, qui par leur nature, & d'après leur aveu, coûtent à la Nation le double au moins de ce qu'ils rapportent au fife.

C'eft donc environ cent vingt-huit millions de nos livres qu'il en coûte d'impôts annuels aux *Francs-Tenanciers* de Carthage & d'une Ifle voifine, pour le plaifir d'arborer leur Pavillon exclusif fur les Forts du *Lac Champlain*, & d'avoir des peaux de caftor qu'il faut payer toute leur valeur aux Sauvages qui les vendent, & plus que leur valeur aux Monopoleurs plus fau-

vages encore, qui les vont chercher en Amérique & qui en font magasin à Carthage. C'est pour cela qu'ils ont fait périr de misère, ou massacrer un million d'hommes dans les quatre Parties du Monde.

Cet ouvrage d'imprudence & d'iniquité devoit nécessairement allumer des étincelles qui se répandant de la Métropole en Amérique, de Carthage dans le Nord, du Nord au Midi, du Midi au Septentrion, & de proche en proche aux Peuples alliés, ont été le principe des guerres civiles, des séparations douloureuses, des guerres générales qui ont ruiné Carthage & troublé l'Europe pendant plus d'un siècle.

Carthage a coupé les nerfs de l'industrie de ses Colons, elle a fait dépérir son commerce, en brisant les liens de fraternité, de justice, & de

bienveillance entr'elle & ses Colonies, entre les Nations & elle. Les Américains sont déjà libres, ils feront bientôt puissans & heureux. Mais Carthage doit trembler ! elle a deux nouvelles *Bostons* à côté d'elle. C'est à la tempête que les Matelots doivent la gloire de se reconnoître supérieurs à l'impétuosité des flots.

Cette séparation douloureuse n'est pas seulement une diminution de forces, de ressources & de richesses pour Carthage, c'est une augmentation de puissance pour ses ennemis naturels ; ils y gagnent autant de moyens de plus pour l'humilier en la châtiant, qu'elle en perd pour se défendre.

Tout l'or du *Bresil*, la plus grande partie des trésors du *Mexique* & du *Pérou*, & les richesses des Nations voisines avec lesquelles Carthage fait encore le commerce, ont été engloutis

par cette politique aveugle. Ce que l'injustice & la cupidité avoient amassé, l'ambition l'a converti & sacrifié pour troubler l'Europe & lui donner des fers. Rien ne lui a paru trop cher pour subjuguier & anéantir tout ce qui l'environne. Voilà pourquoi la puissance actuelle de Carthage est si fort en opposition avec ses ressources passées. Mais quelques soient aujourd'hui les tours de force de sa politique pour aviver les papiers infinis qui représentent son numéraire défunt, il faudra toujours finir par réaliser. Or, ou *Banqueroute*, il n'y a point de milieu. Si la Hollande releva Carthage, l'ingratitude de Carthage envers sa bienfaitrice, a fermé pour jamais les sources du *Pactole* qui la féconderent.

Il est donc vrai que Carthage expie aujourd'hui sa gloire passée; qu'ayant

usé avec un orgueil insupportable de sa prospérité éphémère , il ne lui reste pas même la consolation d'espérer que son désastre pût inspirer de la pitié, ni sa décadence trouver de restaurateurs. Les Carthaginois n'ont ménagé personne , ils ont insulté à toutes les Nations ; aucune ne s'empresse à les secourir. Sans alliés, sans amis, sans moyen de s'en procurer, la neutralité même laisse entrevoir des vœux secrets pour leur humiliation. Il est juste qu'ils payent chèrement la gloire d'un Despotisme qui a enrichi chez eux quelques Particuliers, & qui a fini par ruiner la Nation.

Un Auteur justement célèbre, & qui devoit jouir d'un meilleur sort, a sagement observé, que la fortune fondée sur la domination des mers, sur un pavillon & des privilèges exclusifs, est comme cet élément mobile,

très-variable ; elle est sujette à des orages politiques, à une police immuable qu'il n'est permis à personne de troubler. Carthage a cru en pouvoir faire le champ de son avarice, le théâtre de son ambition ; & ce délire politique, qui a donné tant de convulsions à l'Europe, laisse à Carthage superbe de terribles motifs de crainte & de regrets.

La violation du droit des Gens, les attentats aux Loix d'union, de paix, de fraternité, amènent la guerre : la guerre est légitime, dès qu'elle est nécessaire pour réprimer la force, la licence & l'audace. Par-tout où la guerre défensive est juste, la guerre offensive est nécessairement criminelle. C'est le sujet du chapitre suivant.



CHAPITRE IX.

DES Guerres justes & injustes.

IL y a une Justice souveraine , impartiale entre les Rois & les Peuples , entre les Nations de l'ancien & du nouveau Monde , qui doivent se regarder comme naturellement égales & indépendantes les unes des autres , & se traiter comme telles dans toutes les occasions.

Ainsi les droits respectifs des Nations sont les mêmes que les droits de chaque homme pour sa conservation , pour sa sûreté , pour la défense de ses propriétés foncières & mobilières. Si la Justice a des Tribunaux particuliers pour réprimer les efforts de ceux qui renversent cet ordre naturel , la Justice des Nations a un Tribunal universel pour juger la conduite des Peuples &

des Rois ; fans cela le genre humain deviendrait la victime du brigandage & de la licence.

Avertir les Nations de se tenir en garde contre les ruses de l'ambition, en dévoiler le motif & le but, c'est un devoir prescrit par la charité, c'est veiller prudemment à l'intérêt commun. Se confédérer pour punir les attentats de la cupidité, c'est venger la cause des Loix & celle de l'humanité, c'est la Justice.

Il est donc juste d'employer la force contre ceux qui se déclarent nos ennemis, qui violent envers nous les droits de la sociabilité, qui nous refusent ce qui nous est dû, qui s'emparent de ce qui nous étoit réservé dans la *menſe* commune de la nature, qui cherchent à nous enlever nos propres avantages, & à les détruire pour toujours.

Conséquemment, c'est le droit & le

devoir des Nations de s'armer contre l'oppression générale, de secouer, de rompre pour jamais le joug du tyran qui voudroit enchaîner les mers, le commerce, & l'industrie de toutes les Nations. La justice a ses droits, l'oppression doit avoir ses bornes : Elle est parvenue au comble, il faut l'en précipiter, & le moyen est facile.

Un parti bien pris de périr ou de vaincre, est ce qui fait réussir à la guerre, toujours juste, dès qu'elle se fait pour de justes raisons. Il ne faut être ni incertain, ni flottant dans ses résolutions. L'incertitude est comme un troisième chemin entre la défaite & la victoire, mais ce n'est pas celui de la ressource; c'est découvrir sa foiblesse à l'ennemi; c'est l'instruire de son état; c'est le convaincre que l'on n'a ni l'habileté, ni le courage nécessaires; c'est le rendre plus hardi à entreprendre

treprendre contre nous ; c'est le presser de nous attaquer ; c'est refroidir le zèle & abattre le courage des Soldats ; c'est faire la moitié du chemin en faveur de l'ennemi que notre foiblesse fortifie.

Il n'y a donc pas de temps à perdre pour se confédérer contre Carthage. Tels sont aussi les raisons justificatives & les motifs puissans de la guerre actuelle contre les Carthaginois , toujours usurpateurs , toujours agresseurs sans cause juste & suffisante.

Annibal disoit qu'on ne pouvoit surmonter les Romains que dans Rome ; plus on avance dans le cœur d'un Pays , plus on pénètre dans l'intérieur , plus on le trouve foible & défarmé. C'est un avis aux Nations. C'est à Carthage même qu'il faut aller battre les Carthaginois ; il faut profiter de leur foiblesse pour les faire repentir

de leur imprudence. Dès que l'injustice est considérable, dès qu'elle est universelle & manifeste, l'offenseur nous appelle lui-même contre lui. Cette démarche est l'intérêt du tout contre les attentats d'une très-mince partie des Corps politiques. Il faut enchaîner Carthage & l'humilier ; mais la Loi de l'humanité met des bornes au droit rigoureux de la guerre. Il ne faut pas détruire Carthage, il faut la régénérer par l'amour de l'ordre & de la modération, après l'avoir réduite sous la protection des Loix de la société humaine.

La guerre contre Carthage est donc une guerre publique, défensive, fondée sur la justice ; c'est elle, qui de concert avec la prudence, arme aujourd'hui la France & l'Espagne ; & cette prudence est ce que les Carthaginois appellent *self-preservation* (pré-

servation de soi-même.) Aussi les François & les Espagnols , armés pour venger des infractions solennelles , des guerres de pyratèrie , des attentats sur les propriétés , des insultes renaissantes à leurs Pavillons , ont tous pour uniforme celui de la raison & de l'équité ; & la sagesse des deux Ministères a sçu concilier l'immensité des plans , la grandeur des mouvemens , & la facilité de l'exécution avec le secret , qui est l'ame des succès. Le Ciel qui ordonne la justice se déclare déjà le protecteur des causes justes. L'équité est un rempart inébranlable ; la nature entière s'écrouleroit plutôt qu'un Trône dont elle est le fondement ; l'intérêt universel de tous les Rois & de tous les Peuples est de le soutenir.

Quel contraste frappant entre l'appui de ce Trône auguste & celui de Carthage , qui ne porte que sur l'agression ,

le fer , & des succès fortuits ! Quelle différence entre la conduite morale & politique des deux Nations ! L'une respecte souverainement le droit naturel & le droit des gens ; l'autre les regarde comme des êtres de raison , & les Loix qui en dérivent , comme un épouvantail pour les foibles ; l'une observe religieusement la foi des traités ; l'autre ne les considère que comme de *simples formules* entre les Nations , & les viole impunément ; l'une regarde les propriétés foncières , effectives , consacrées par les Loix , comme des domaines perpétuels & incommutables ; l'autre n'envisage ce droit sacré que comme un barrière mobile , que l'on avance ou que l'on recule à volonté , à proportion des succès , quand la force a de quoi justifier ce déplacement. L'une , en défendant sa cause , soutient les droits de toutes les Nations ; l'autre

les outrage & les dépouille successive-
ment ; elle a toujours envers elles une
attitude menaçante pour les exclure du
partage commun , éterniser leur foi-
blesse , & les empêcher à jamais de lui
signifier avec du canon leur émanci-
pation entière. Les François enfin ne
se regardent que comme co-usufruitiers
des biens que la nature dispense libéra-
lement à tous les Peuples ; les Cartha-
ginois au contraire prétendent que la
vaste étendue des Isles & celle des
deux Continens, ne doivent avoir que
des fermes exploitées pour le compte
des *Francs-Tenanciers* de Carthage. Un
Peuple Roi est sans doute Dictateur su-
prême du Sénat des Puissances qui se
partagent ce Globe ; & sa Suprématie ,
arbitre des deux Mondes , doit s'éten-
dre , s'approprier , conquérir , régner
despotiquement , prononcer sur le sort
respectif des Empires ; & ceux à qui

il daigne accorder le *Proteſtorat*, doit lui payer cet honneur par des redevances. Mais revenons à la guerre actuelle, où le *Peuple Roi* joue déjà au Roi dépouillé.

Avant d'en venir à cette extrémité funeste, le *jeune Louis*, aussi humain que modéré & juste, n'a rien négligé pour détourner un orage qui gravite sur les Peuples, & qui tombe sur eux avec toute la violence de la chute. Son cœur paternel avoit pris pour arbitre une Médiation auguste, amie de la justice & de la paix. Le *jeune Louis* sçait déjà que cette manière de terminer les différends, par la discussion des raisons de part & d'autre, convient particulièrement à l'homme *Roi*, que la force appartient aux bêtes féroces, & qu'il ne faut y avoir recours que quand on ne peut employer utilement des voies plus douces.

Mais les procédés raisonnables & justes ne paroissent qu'une vaine cérémonie au Peuple Carthaginois. Ses procédés sont des signaux de guerre offensive; il ne s'est servi des conférences amiables qu'il avoit acceptées, que comme d'une *trêve* qui lui donnoit le temps de s'emparer sans bruit des possessions françoises sous un autre hémisphère, & de se mieux préparer à faire une guerre injuste sous celui-ci. Enfin, après un refus formel & public de satisfaction légitime, après des attentats imprévus, la France & l'Espagne indignées, se sont vues contraintes, pour dernière ressource, d'entreprendre une guerre pleine & parfaite. Mais avant, ces Puissances l'ont déclaré formellement à l'ennemi commun; & cette formalité particulière à chaque Peuple policé, est conforme au droit naturel, d'où

dérive le droit des gens , droit respecté des Sauvages même.

Les Carthaginois se croient bien au-dessus des formalités qui doivent précéder la guerre. Ils débutent par les extrêmes , & regardent comme des égards inutiles les ménagemens que la prudence & la justice des autres Souverains, emploient toujours dans ces circonstances critiques : Aussi la guerre n'est point pour eux une prise d'armes qui ait pour objet de vuidér une querelle fondée en raison , *c'est toujours une prise d'armes pour former une querelle injuste.* L'animosité de Carthage contre la France , & sa mauvaise volonté continue , datent du règne d'Edouard III. Depuis cette époque , il n'y a point eu de guerre entre les deux Peuples , dont on ne puisse accuser les Carthaginois.

Je le demande à toutes les Nations :

Est-ce la véritable nécessité, le danger du salut de l'Etat, la conservation de la liberté, de la sûreté, des propriétés nationales, qui, depuis un siècle ont fait courir aux armes les Carthaginois ? Non. Les Nations n'ont vu pendant un siècle que la guerre prolongée du Conquérant de l'Inde contre *Darius* ; la raison justificative d'*Alexandre* étoit de venger les injures que les Grecs avoient reçues des *Perfes* ; mais ses motifs étoient la vanité, l'ambition & l'avarice d'un usurpateur.

Je demande à toutes les Nations ce que présageoit le *Traité* passé en 1723 par les Carthaginois avec l'Impératrice de Russie, avant la dernière guerre ? Je leur demande quel étoit le but de cet *Acte* du Parlement qui accordoit les sommes nécessaires pour soudoyer soixante mille Russes, & entretenir vingt

vaiffeaux à la difpofition de Carthage ?

Les Nations me répondent : » Ces
 » précautions, prises dans un temps où
 » toute l'Europe étoit tranquille, où
 » perfonne ne penfoit même à aucune
 » hoftilité, annonçoient à la *Suède*,
 » au *Danemarck*, aux Villes *Anféati-*
 » *ques*, à toutes les Puiffances du Nord
 » & de la Mer Baltique, que Carthage
 » avoit le ferme propos de déclarer
 » la guerre à la France, & que non
 » contente de faire de grands prépa-
 » ratifs dans fes propres Etats, pour
 » porter les premiers coups avec fu-
 » périeurité fur les Mers de l'Amérique,
 » elle vouloit encore prodiguer l'or
 » pour foudoyer un corps nombreux
 » de Troupes étrangères, & entretenir
 » une Marine d'emprunt, afin d'en
 » imposer à celles des Puiffances du
 » Nord qui, jaloufes de la liberté qui
 » doit regner fur les Mers, voudroient

» offrir leurs secours à la France,
 » pour ramener Carthage au devoir,
 » & réparer les insultes faites au Pa-
 » villon François, contre le droit des
 » gens & la foi des traités.

Ce traité de subside, cet acte algérien, annonçoit à toutes les Puissances ce qu'elles devoient craindre à leur tour de la tyrannie de Carthage, toujours occupée de l'infraction arbitraire des maximes générales de la sociabilité & de l'amour de la paix.

Aussi les Carthaginois, injustes par rapport à la France, le sont envers tous les Peuples; ils le sont encore entr'eux & avec leurs freres. La guerre de 1741 a appris à l'Europe à quel excès ose se porter une Puissance qui aspire à la domination des Mers. Le Capitaine *Martin* se présenta devant Naples le 18 août de la même année, avec une Escadre de six vaisseaux de

ligne, six frégates & deux galiotes à bombes. Il envoya une lettre du Roi son Maître au premier Ministre de ce Royaume, qui défendoit expressément à Sa Majesté *Sicilienne* de prendre parti dans la guerre que son Pere & son Frere avoient avec la Maison d'Autriche, pour réclamer les biens de la Maison *Farnèse*. On ne donna qu'une heure au Ministre du Roi de Naples, pour signer les volontés absolues de la Cour Carthaginoise.

Est-il un acte de tyrannie plus formelle ?

Les actes d'hostilités ne sont permis que quand ils sont nécessaires.

Je demande s'ils sont nécessaires, parce que l'on craint la puissance d'un voisin, qui par les ressources fécondes de son sol & de l'industrie de ses Habitans, peut commercer avec avantage

& entrer en concurrence avec une Nation qui veut être unique ?

Je demande s'ils sont nécessaires, parce que cette Nation, qui jouit de la tranquillité chez elle, veut l'assurer au dehors par des moyens légitimes, en se mettant en bon état de défense ?

Je demande s'ils sont nécessaires, parce qu'elle relève sa Marine, qu'elle rend ses Ports plus commodes, plus assurés, & qu'elle répare les fortifications qui les protègent ? Le maître d'un domaine a le droit incontestable de s'occuper de son amélioration, & de donner les ordres qui y sont relatifs.

Je demande s'ils sont nécessaires, parce qu'une Nation sensible & généreuse, toujours protectrice des Rois & des Peuples opprimés, forme un traité de commerce, *non exclusif*, avec une Nation brave, industrieuse, libre des fers de ses oppresseurs ?

Sont-ils nécessaires, parce que cette Nation , avantageusement placée au centre des Mers, veut user du droit qu'ont tous les Peuples de la Terre à l'immunité du commerce & à la liberté des Mers ?

Sont-ils nécessaires ces actes de violence & de force , sans être assuré, d'une certitude morale, que la Puissance que l'on craint, a non-seulement le pouvoir , mais encore le vouloir de nous attaquer ?

Sont-ils nécessaires, parce qu'ils sont utiles à un Despotisme injuste, à une cupidité sans bornes, qui osent attenter à la liberté, aux propriétés de toutes les Puissances connues ?

Ils ont sans doute été nécessaires ces actes d'injustices pour forger les *Menottes* qui devoient enchaîner les Mers, pour violer impunément des devoirs d'une obligation rigoureuse & parfaite,

dont le mépris emporte des torts irréparables, & des injures proprement dites envers tous les membres du Corps auguste des Nations.

Il faut convenir que si la politique de Carthage a des yeux, elle n'a point d'entrailles; ou si elle en a, elles sont d'airain. Sa politique est celle de cet heureux coupable, oppresseur sans remords, tyran impuni, qui, après avoir volé trois Couronnes à la fois, força la Religion même d'être sa complice.

Une férocité naturelle, un esprit de barbarie, ont caractérisé de tout temps la Nation Carthaginoise. Lorsqu'elle enleva la *Jamaïque* aux Espagnols, des Loix de sang, des tortures inouïes, des supplices atroces, signalèrent sa prise de possession: Elle mit à prix les têtes des anciens colons dont elle ne pouvoit enchaîner les bras: elle donnoit 90 livres pour chaque noir massa-

cré, dont on apporteroit la tête: ceux qui étoient amenés vivans, furent attachés à des gibets, où ils périrent lentement, exposés & consumés au soleil ardent de la *zone torride*; supplice plus cuisant, plus affreux que celui du bucher; supplice digne du cœur & de l'ame de *Phalaris*; & les Carthaginois, ravisseurs & tyrans, savouroient avec avidité les tourmens de ces misérables, dont tout le crime étoit de sauver leur liberté, & les propriétés des Espagnols des mains qui auroient voulu leur enlever jusqu'au *ciel* & au *sol*; biens naturels, qu'aucun homme ne doit ni ravir, ni refuser à personne. Le même esprit de barbarie & l'espoir de tout faire impunément ont dicté les mesures de Carthage pour envelopper l'Amérique Septentrionale dans l'explosion de la servitude: Assez lâche pour s'armer toute entière contre une poignée

d'hommes paisibles & industrieux ; assez foible pour ne pouvoir les vaincre , Carthage a été assez barbare pour traiter du *sang* & de la *chevelure* de ses propres enfans , avec les Sauvages qu'elle a corrompus. Si la révolte des Américains est un crime , c'est celui des Carthaginois. Cette révolte n'est que le ressentiment de la nature violée & désespérée par la dureté des procédés & par l'atrocité des exactions ; atrocité qui allume justement la fureur dans des ames libres , justes & courageuses. Dès ce moment les Américains n'ont vu dans leurs tyrans que des ennemis à combattre , & qu'une marâtre dans leur mere Patrie. L'Europe a applaudi à cette révolution , occasionnée par l'impérieuse nécessité des choses , & accélérée par les circonstances du moment. Les ames honnêtes désirent par-tout que justice se fasse , & que le

crime ne soit pas toujours heureux. (*b*)

Qu'on se rappelle encore ce qui vient de se passer à la *Chine* & dans la *Virginie*? Le 7 janvier dernier les Carthaginois ont insulté le Pavillon François à *Quang-Tong*, en entreprenant de le jeter bas à coups de hache ; ils

(*b*) Les *Tyriens* n'attendoient de leurs Colonies qu'une amitié libre : les Grecs les oublioient bientôt , & les dédaignoient ensuite : les Carthaginois anciens les pressuroient par des impôts arbitraires : les Romains en firent des garnisons : la France en fait des sujets libres & heureux : elle les considère comme des rejettons attachés à une tige vigoureuse , qui tend toujours à rapprocher d'elle les rameaux qu'elle a fécondés : Elle leur accorde des secours , des privilèges , des distinctions même , qui leur rendent chère à jamais leur Patrie adoptive ; aussi la sensibilité & la reconnoissance l'emportent dans leurs cœurs sur le chagrin d'être séparés d'une si bonne mere. L'alliance qu'elle a fait avec eux ne ressemble point au Despotisme exacteur des Carthaginois modernes. Cette alliance n'est ni offensive , ni injurieuse , ni menaçante , ni exclusive ; c'est un pacte de famille , qui trouve sa sanction dans une administration paternelle.

ont encore plus maltraité celui de leurs amis, les Hollandois ; ils ont renversé le mât de Pavillon établi devant les *Bancanffeaux*, à *Wampon* ; ils l'ont foulé aux pieds, & l'ont traîné dans la rade à la queue d'un canot, en criant : *Vive le Roi de Carthage* Le feu , la violence , les dépradations , des noirceurs sans nécessité , des cruautés outrageantes ont marqué le passage de la barbarie des Carthaginois dans la Virginie. Les nouvelles publiques ont révélé à l'Europe des outrages de tous les genres envers la nature , des massacres de sang-froid commis sur des François prisonniers & défarmés , & sur leur Chef, conduit à bord du *Vainqueur* pour y être assassiné , après s'être rendu sur la foi du droit des gens.

Tels sont en somme les actes d'injustice & d'atrocité qui caractérisent les Carthaginois. Mais enfin la cruauté

a son terme dans sa nature destructive. L'injustice s'attache à l'homme par des nœuds qui ne se brisent qu'avec le fer, & un moment suffit quand l'ame est ulcérée & le bras levé contre les oppresseurs.

Il est un moyen sûr d'enrayer la cruauté de Carthage, c'est d'user de représailles envers elle. Un de ses Consuls, nommé *Logie*, en a indiqué le moyen. Pour engager le Roi de Maroc à secourir *Gibraltar*, & à faire cause commune avec sa Nation, il a eu l'audace d'affurer à Sa Majesté Maure, » que des Corsaires Espagnols ayant pris près de *Mogador* deux vaisseaux carthaginois, destinés pour la Côte de Guinée, en ont traité les équipages avec tant d'inhumanité, que commençant par leur arracher les ongles & les dents, ils ne cessèrent de les tourmenter de la manière la plus barbare,

jusqu'à ce qu'ils les eussent tous achevés. . . » Le Monarque Africain ne s'est pas laissé persuader par une imposture aussi atroce ; mais comme les exemples d'humanité, de générosité, de modération enhardissent aux crimes les Carthaginois, il seroit bon de recourir aux moyens inventés par le Consul *Logie*, & de s'en servir jusqu'à ce qu'ils deviennent plus humains.

Il est donc vrai que Carthage a perdu la clef du système de l'humanité & de la sociabilité, en voulant ôter la liberté, les mers, le commerce aux Nations pour se les approprier exclusivement. Les Carthaginois seroient-ils assez fous pour douter d'un sentiment immédiat, dont ils font une expérience journalière ? Non. C'est avec connoissance de cause qu'ils bouleversent, qu'ils confondent tout, qu'ils commettent tant d'attentats. Si

les autres Nations ne sont pas libres ; les prérogatives de Carthage sont des illusions.

Il n'y a dans un marché que ce que Pon y a mis, dit sagement l'Empereur *Justinien*. Tous ceux qui ont des possessions dans un territoire, ont droit également au maintien de l'ordre de ce territoire. Si ce territoire est commun & indivisible, le droit de chaque Particulier est fondé sur le droit commun. Or, les mers sont indépendantes, le commerce indépendant. De quel droit les Carthaginois prétendent-ils donner des Loix sur les mers, & des chaînes au commerce des Nations ? Carthage, dira-t-on, s'est arrogée sur mer le droit du plus fort, je le sçais: Elle ne peut en alléguer d'autres jusqu'à ce qu'elle produise ou la renonciation formelle des autres Puissances à des privilèges sacrés & inaliénables, ou l'ar-

ticle du codicille d'Adam qui lui lègue la partie liquide du globe , au préjudice des autres enfans de ce pere commun du genre humain.

Mais la force & l'injustice sont ici fynonimes. Tout droit fondé sur la force seule , ne subsiste qu'autant qu'une force supérieure ne l'anéantit point ; ainsi la force qui établit les Gouvernemens , tels que celui de Carthage , peut aussi les détruire dans un instant ; cet instrument aveugle , qui passe de main en main , sert à la défense comme à l'attaque. La force n'est un droit réel que quand les Princes modérés & justes par caractère l'employent contre les dévastateurs des Etats , des Isles , & du commerce opprimés.

» En vain , Despotes insolens ! en
 » vain cherchez-vous , sous le masque
 » de l'intérêt public & du maintien
 » de l'équilibre des Nations , à entourer

» les Peuples de vos chaînes, à les
 » réduire au silence & à l'inaction,
 » ou à leur inspirer la terreur ! Jamais
 » vous n'aurez d'amis sincères, ni de
 » restaurateurs ; vous n'acheterez par
 » les restes de l'or du Bresil que le
 » suffrage des hommes mercénaires,
 » aussi corrompus que vous. Les inf-
 » trumens formés avec les débris de vos
 » charrues & de celles de l'*Amerique*
 » *septentrionale*, ne fabriqueront ja-
 » mais que les malheurs de Carthage.

» Les Loix, la liberté, les vertus
 » des autres Peuples vous résisteront,
 » & ces barrières sacrées seront in-
 » surmontables. (*)

Et vous, NATIONS AUGUSTES !
 tranquilles spectatrices de la lutte mé-

(*) Jusqu'ici nous n'avons rien avancé sans preuves
 authentiques, & nous finirons de même. L'horoscope
 de la décadence & de la ruine de Carthage a été tiré &

morale entre la justice & l'ambition, la modération & le despotisme, la bienveillance & la haine, unissez-vous à la

annoncé par un Carthaginois célèbre, le premier du mois de février 1776. C'est le Docteur *Price* qui va parler : Un Ecrivain patriote ne peut être suspect, écoutons-le.

» Dans les circonstances actuelles, dans un moment
 » où notre Empire est démembré, où le sang de plusieurs milliers de nos frères a été versé dans une querelle injuste, où nos forces sont épuisées, nos fabricants mourant de faim, nos dettes s'accumulant sans cesse, le crédit public ébranlé; dans une crise pareille, si nos ennemis naturels faisoient l'occasion . . . Je frémis d'y penser. . . un Royaume qui se trouve sur le bord d'un précipice si dangereux ne devrait songer qu'à revenir sur ses pas. (*pag.* 73, 87.

» En donnant cet avis, je me regarde comme rendant le service le plus important qu'il soit en mon pouvoir de rendre à ma Patrie. Je joue le rôle de quelqu'un qui éveillerait un autre endormi sur le bord même d'un précipice; mais je sçais que je parle en vain : Le grand Ministre qui dirige nos finances nous dit que tout est bien; & dans cette persuasion, nous marchons tête baissée vers la catastrophe que

France & à l'Espagne pour établir l'indépendance sur les mers, & rendre éternelle la liberté du commerce. Con-

» j'ai prédite. Cependant , quelque'impuissante que soit
 » ma voix , je ne puis résister au besoin qui me presse ,
 » de crier à mes Concitoyens : Cessez de faire la guerre
 » à vous-mêmes ; rappelez vos Armées des Colonies ;
 » donnez à leurs propriétés & à leurs chartres les sû-
 » retés qu'elles demandent. En vous conduisant ainsi
 » avec sagesse , vous aurez peut-être auprès d'elles la
 » ressource de la persuasion ; peut-être vous guérirez
 » cette playe allarmante que vos ennemis contemplent
 » en triomphant , que l'Europe entière regarde avec
 » étonnement. Mais que dis-je ! peut-être la possi-
 » bilité d'une réconciliation n'existe plus ; peut-être le
 » dez est jetté . . .

» Trop remplis de l'idée de notre dignité , trop
 » avides de domination , trop orgueilleux pour recu-
 » ler , nous paroissions déterminés à persister ; quelles
 » en feront les suites inévitables ? Les Colonies s'al-
 » lieront avec la France ; il s'allumera une guerre gé-
 » nérale , & peut-être ce Pays , jadis fortuné , de-
 » viendra le théâtre de la désolation & des désastres
 » qu'il a portés dans d'autres Contrées. »

Peu de temps après M. le Marquis de Noaille ,
 vérifia la prédiction du Docteur , qui dit alors :

courez de tous vos forces à la franchise absolue, & au respect de tous les Pavillons. Que le trident de Neptune soit le symbole sacré de la liberté maritime !

» Nos affaires prennent actuellement une tournure
 » nouvelle ; tournure la plus critique, la plus allar-
 » mante qu'il soit possible d'imaginer : Plût à Dieu
 » qu'il existât pour nous quelque genre de concession
 » qui pût nous tirer d'affaire ? Mais on a honteuse-
 » ment laissé échapper toutes les occasions.

» Avec l'aveuglement qui caractérise nos Conseils,
 » & qui jusqu'à présent nous a conduit du mal au
 » pire ; avec la perte de près de la moitié de nos
 » forces qu'on nous a arrachées ; avec une dette qui
 » nous menace d'anéantissement, une dette de plus
 » de 150 millions sterl. nous paroissions être au mo-
 » ment d'entrer en guerre avec les Puissances unies
 » de la France, de l'Espagne & de l'Amérique ; si
 » cela arrive, la mesure de nos maux sera comblée ;
 » nous verrons arriver la catastrophe funeste que l'on
 » a eu si longtemps lieu d'attendre & de craindre, &
 » que l'on pouvoit sagement prévenir . . . »

Le même événement avoit été prédit au commen-
 cement de ce siècle par l'Abbé du Boz, & M. l'Abbé
 Rénal en a presque déterminé l'époque. Mais l'ambi-
 tion a des mains, & n'a point d'oreilles.

Le meurtrier de l'infortuné *Stuard*, après avoir calmé les troubles que son ambition hypocrite avoit fomentés & nourris si longtemps, humilia la Hollande, enleva aux Espagnols la Jamaïque, brûla une de leurs flottes, & parvint, à force d'injustice, à placer au rang des premières Puissances Maritimes la Nation qu'il gouvernoit en Despote. C'est ainsi que les Carthaginois, opprimés & oppresseurs tour à tour, par un flux & reflux d'évènements rapides & extraordinaires qui renversèrent & relèverent leur Trône, gênent depuis un siècle l'industrie des Nations qu'ils n'ont pas pû endormir, & que d'un Pôle à l'autre leur Pavillon bannit la concurrence de tous les Pays où il se fixe, en se procurant d'autorité ou par adresse une préférence exclusive.

Mais les droits des Nations sont im-

prescriptibles! Carthage en passant son *Acte de navigation* a dit à chaque Peuple de ne penser qu'à soi. Cette grande leçon , si longtemps inutile , doit servir de Bouffole à tous les Gouvernemens , non pour imiter Carthage , mais pour révéndiquer la portion qui appartient à tous dans les champs du commerce , héritage que la nature a laissé en commun à toutes les Nations.

Carthage a forcé les leviers de sa grandeur par des convulsions renaissantes ; la révolution dans la balance du commerce est arrivée ; l'intérêt , l'exemple & l'émulation en pressent par-tout l'accomplissement.

S'il est des ménagemens prescrits par la prudence , il est aussi des excès que la raison , la justice , l'intérêt prépondérant de tous les Peuples , ne permettent pas de tolérer. Les Carthaginois sont les seuls , les vrais ennemis

des Peuples de l'ancien & du nouveau Monde : il faut les chercher par-tout où ils sont, sur toutes les Mers qu'ils infestent depuis un siècle. C'est le seul moyen de conserver ou de récupérer vos droits, vos privilèges, vos possessions, des avantages communs, une gloire trop longtemps obscurcie. Les intérêts de tous exigent qu'aucune Puissance n'enfreigne des loix, des conventions, des traités, qui ne peuvent être violés sans porter un coup mortel à tous les membres des Corps politiques. L'unité d'intérêt appelle donc ici l'unité de vœux & l'unité d'efforts; une vengeance commune doit inspirer à Carthage une consternation qui amène son repentir.

Comment arrêteroit-elle l'explosion de cette mine que le temps a creusé d'une main lente sous les fondemens de sa fortune?

Le plan des opérations de LOUIS est le plan même de la justice qui réclame ses droits & les vôtres, NATIONS AUGUSTES ! La justice & la vérité dans le caractère & dans les actions sont le devoir moral des Rois & des Peuples : j'ai rempli le mien en défendant la cause de l'humanité , par la vérité & par la raison : le vôtre, NATIONS AUGUSTES ! est de la protéger toujours ; considérons-la , chérifions-la comme notre bien ; si nous faisons le sien , elle fera le nôtre.

F I N.

